

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - Six Mois, \$1.50  
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, N° 247 — SAMEDI, 26 JANVIER 1889

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES  
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif special pour annonces à long terme



LES ANGLAIS EN EGYPTÉ.—LA CAVALERIE SORTANT DE SUAKIM POUR UNE RECONNAISSANCE

# LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 26 JANVIER 1889

## SOMMAIRE

TEXTE.—Notre nouveau feuilleton.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—L'exposition universelle de 1889.—Avec Dieu par J. U. Brab, etc.—La femme canadienne, par Marie-Laure.—L'orpheline, par Hermance.—A l'emporte-pièce, par Over There.—Frimas et renouveau, par Yruch.—Usages et coutumes: le salut, par Ann. Seph.—La tempête de neige.—Récréations de la famille.—Feuilleton: Guets-Apens, (suite).

GRAVURES: Les Anglais en Egypte: La cavalerie sortant de Suikim pour une reconnaissance.—Paris: Les travaux de l'Exposition Universelle de 1889.—Un convoi du Pacifique Canadien enneigé.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	• • • • •	\$50
2 <sup>me</sup> "	• • • • •	25
3 <sup>me</sup> "	• • • • •	15
4 <sup>me</sup> "	• • • • •	10
5 <sup>me</sup> "	• • • • •	5
6 <sup>me</sup> "	• • • • •	4
7 <sup>me</sup> "	• • • • •	3
8 <sup>me</sup> "	• • • • •	2
88 Primes, à \$1	• • • • •	88

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons prochainement la publication d'un nouveau feuilleton très intéressant et des plus émouvants, qui sera suivi avec beaucoup d'intérêt par nos lecteurs.



Il y a des gens qui ont le sens moral singulièrement oblitéré.

Vous savez qu'il s'est formé depuis déjà quelque temps des sociétés dont le but très louable, quand il est bien compris, est de faire la guerre à la vente des boissons enivrantes, et vous n'ignorez pas non plus qu'elles ne sont arrivées jusqu'à présent qu'à des résultats quasi négatifs.

Je ne discute pas, je constate, je déplore même cet insuccès, mais ce que vous ne savez pas encore, sans doute, c'est qu'une de ces sociétés poussée par un excès de zèle—je ne veux pas qualifier plus durement le procédé—on est venu à pousser les gens au vice pour mieux leur prouver que ce qu'ils faisaient était illégal.

Lycourge ordonnait que les ilotes pris de vin soient exposés aux regards des enfants, pour dégoûter ceux-ci du hideux spectacle que donne l'homme ivre, mais la société à laquelle je fais allusion agit autrement, elle pousse les enfants à acheter eux-mêmes du whiskey, puis les forcent à dénoncer celui qui leur a vendu.

L'opération se fait même parfois avec un raffinement de..... ruse qui étonne de la part de gens animés de si bonnes intentions.

Sachant bien que l'hôtelier connaît les règlements de la loi des licences et qu'il se gardera bien de vendre à des mineurs, on choisit des jeunes gens paraissant plus vieux que leur âge, on les excite à se présenter chez lui munis d'une bouteille minuscule et à demander pour quelques

cents de boisson, de manière à vraiment faire croire qu'il s'agit de préparer une potion quelconque pour un malade.

Aussitôt en possession de l'eau de feu obtenue, pour ainsi dire, sous de faux prétextes, les petits malheureux s'en vont triomphalement trouver leurs mandants qui s'empresment de dénoncer l'hôtelier coupable d'avoir cédé, le plus souvent, à un bon mouvement.

C'est un joli métier que l'on fait faire à ces jeunes gens, et s'ils profitent des leçons qu'on leur donne, il pourrait très bien se faire qu'ils finissent un jour dans une position élevée à dix pieds de terre et au bout d'une corde.

De mouchard et monteur à voleur et assassin, il n'y a qu'un pas—un peu grand peut-être—mais c'est comme ça.

\*.\* Une fois la dénonciation faite, sous les grands serments du monde, et sans rougir, la cause se poursuit, un avocat tombe à bras raccourcis sur le dos du malheureux coupable et, après avoir parlé pendant une heure, finit par demander, au nom de la loi outragée, une bonne amende et quelquefois même—s'il s'agit d'une récidive—l'annulation de la licence du délinquant.

Pendant ce temps-là les représentants de la société rient dans leur barbe du bon tour qu'ils ont joué au pauvre diable d'hôtelier, et se félicitent déjà d'avoir terrassé leur ennemi.

Seulement—il y a un seulement—ils comptent sans la cour, sans le juge qui, débrouillant tout cet enchevêtrement d'hypocrisies, apprécie les faits à leur juste valeur et déboute le demandeur de son action.

Ce fait s'est présenté dernièrement, et l'honorable juge Dugas, en rendant son jugement, a appuyé sa décision de remarques très justes:

Loin de prouver la culpabilité du vendeur on n'a parfaitement établi qu'un seul point, c'est que la mauvaise foi de ces deux jeunes gens qui, sous prétexte de protéger la morale publique, ont combiné ensemble tout un système, ou plutôt ont tendu un piège de manière à surprendre la bonne foi de celui qu'ils avaient choisi pour victime.

Ces deux gaillards n'avaient qu'un seul but, faire une cause!

Etre sortis de l'enfance, avoir près de vingt ans, entrer dans cette lumineuse période de la vie où tout doit être poésie et bonté, dans cet âge où l'on aime tout ce qui est beau et où le mal ne semble pas exister, et débiter par se montrer devant un tribunal comme mouchard, espion....

Pouah!...

\*.\* Les hôteliers ont du bon, cependant, ils veulent, eux aussi, respecter les lois et les faire observer, et je n'en veux pour preuve que ce qui s'est passé il y a quinze jours à Ottawa.—(Pardonnez-mes amis de la province de Québec, car cette fois-ci, je suis forcé de donner la palme aux Ontariens—mais ceux-ci sont tellement nos voisins, que nous pouvons presque les considérer comme nôtres.)

Ce jour-là, un dimanche, tous les hôtels de la capitale ont été strictement fermés, ce qui est un grand bien, paraît-il.

"Tout le mérite de cette action, disent les journaux dans un style douteux, est dû à l'action volontaire des aubergistes qui ont signé une adresse à leurs clients pour les avertir, qu'à l'avenir, ils formeraient leurs portes à six heures le samedi soir et ne les rouvriraient qu'le lundi matin."

Ce que je voudrais connaître par exemple, c'est le nombre d'ivrognes arrêtés pendant ce laps de temps de fermeture.

Mais je deviens indiscret.....

\*.\* Puisque j'ai parlé des hôteliers auxquels on fait illégalement la guerre, je ne puis passer sous silence la disparition du plus excentrique et du plus original des membres de cette corporation: je veux parler de Joe Beef.

Joe Beef, de son vrai nom, Charles McKiernan, était un ancien soldat, qui, après avoir fait les campagnes de Crimée et des Indes (lors de la grande révolte des Cipayo) suivit son régiment, le Royal Artillery, en Canada, où il fut cantinier à Québec, pendant trois ans, et à l'île Sainte-Hélène pendant deux ans.

En 1868, il prit son congé et tint une auberge, à Montréal, dans la rue Claude, où il resta pendant deux ans, après quoi il transporta ses pénates sur le quai, rue Commune, où nombre de mes lecteurs l'ont sans doute connu.

J'allais vous faire une description de cet étrange cabaret, quand le hasard d'une lecture est venu me faire changer d'idée.

Tous ceux qui ont voyagé savent que les grandes villes de tous les pays possèdent des établissements étranges, où l'on trouve pêle-mêle des échantillons disparates de l'humanité, et les lignes suivantes donneront une idée de ce que peut être un des cabarets les plus excentriques de Paris, la Californie.

"Il y a là, dit Alfred Doveau, en train de lever le coude, la plus riche collection de porte-haillons, de loqueteux et de guenilleux qu'il soit possible d'imaginer. Rembrandt et Callot en eussent très-sailli d'aise. Ce sont les malandrins, les francs-mitoux, les truands, les morcelots, les argotiers, les sabouleurs et autres pratiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Société mêlée s'il en fut jamais! C'est un tohu-bohu à ne pas s'y reconnaître, une vapeur à ne pas s'y voir. Diogène, ce sont tes fils, ces gueux!"

C'était bien, un peu... beaucoup cela, la cantine de Joe Beef; des honnêtes gens, des vieux soldats; de pauvres diables versés sur le quai, par des navires venant de toutes les parties du monde; des malheureux, que l'abus de boire avait fait échouer là, où ils pouvaient encore avaler, de temps en temps, un verre de whisky qui écorchait le palais; des anciens pensionnaires des prisons cherchant à travailler de différentes manières; des vieux usés; des jeunes à la poitrine déjà défoncée par tous les liquides corrosifs buvables; des vagabonds habitués à coucher dans les terrains vagues durant l'été; tous connaissaient cette maison, où l'on trouvait un lit, pour dix centimes, et où l'on mangeait à sa faim, pour quelques sous.

Tout ce monde était reçu tant qu'il y avait une place dans les cent vingt-cinq lits qui garnissaient les vingt-deux chambres de l'immeuble, mais Joe Beef réservait toujours les paillasses les moins dures et les morceaux de bœuf les moins rétifs aux anciens soldats, ses vieux compagnons d'armes, que le hasard avait jetés sur les rives du Saint-Laurent, après qu'ils avaient foilé la poursuite des chemins sous tous les soleils. Ah! ceux-là étaient les bienvenus et, quand toute sa bande de clients affamés et assoiffés était repue, comme il causait du bon temps où l'on grelottait dans les tranchées de Sébastopol et où l'on rôtiissait sous les tentes de Delhi!

C'étaient de bien bons moments, ceux-là!

\*.\* Pendant l'été, les pensionnaires étaient moins nombreux, mais nombre d'ouvriers du port allaient souvent lever le coude chez Joe Beef, qui ne leur ménageait ni les observations ni les conseils.

—Eh! toi, Pat, ne bois donc pas tout ce que tu gagnes!

—Jack, tu as l'air ému, stop, mon garçon.

Cela ne faisait pas grand effet, sans doute, mais le principe était sauf.

Mais quand l'hiver commençait à cristalliser les vapeurs sur les vitres, à parcourir les vêtements rendus diaphanes par l'usage, et à rougir les nez, tout les déclassés et les pauvres hères venaient chaque année ouvrir la porte de la grande salle, où l'on s'asseyait sur les bancs, à l'air du poêle énorme, en fumant un tabac impossible, dont l'aigre odeur vous prenait à la gorge.

On avait chaud, là! pendant qu'au dehors, les flocons blancs valsaient en se bousculant, sous les soufflets des vents furieux.

Alors commençait la longue vie monotonne dont le programme avait été fait par le patron Joe Beef et dont il ne fallait pas s'écarter.

Dès le jour, parfois avant, vieux et jeunes, portant qui une hache, une pelle, dévalaient et débambulaient dans les rues de Montréal, s'offrant de porte en porte, pour enlever la neige du trottoir ou briser la glace sur les toits et gagner ainsi de quoi payer la pitance que Joe Beef vendait à si bon marché.

Les fainéants n'avaient pas beau jeu chez lui, et malheur aux carrottiers!

Je me suis laissé conter une légende à propos du squelette que vous avez vu dans le comptoir de ce philanthrope à sa façon. Et je ne sais vraiment, si je dois en parler, car il paraît qu'il circule cinquante versions à ce sujet.

On m'a donc dit que le squelette en question était celui d'un ancien pensionnaire de Joe Beef.

On ajoutait même que le patron ne manquait jamais de faire observer à ses nouveaux clients que le dit système osseux avait appartenu à un individu, ivrogne et fainéant, qui avait quitté l'auberge un beau matin, sans payer son écot.

Huit jours après, on l'avait trouvé mort... de remords, disent les uns; de froid et de whisky, selon les mieux renseignés.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la vue de ce squelette n'avait rien de réjouissant. et cependant plus d'un misérable l'a regardé souvent d'un œil d'envie.

—Hein, Jack, quand nous serons comme ça, on n'aura plus faim...

—Plus froid, non plus.

—Plus soif...

\*.\* On l'a donc enterré l'autre jour, ce pauvre Joe Beef, qui lui-même plus de regrets que de piastres, et c'était vraiment un spectacle émouvant quo de voir toute cette foule disparate suivre le convoi du vieux soldat-cantinière.

Si excentrique qu'il fût, si cynique qu'il parût être, c'était un brave homme, et je crois qu'il a dû trouver à se caser convenablement en paradis, où les mendiants sont, dit-on, plus nombreux que les millionnaires, et où il pourra encore trouver à qui parler, comme ici bas.

Quelque soit le sort qu'il ait trouvé là haut, sa disparition est une perte pour ceux que Daudet a si bien désignés d'un mot français, auquel les Anglais n'ont jamais pensé, malgré sa racine britannique, les *strugforlifours*.

\*.\* Les *strugforlifours* ! en est-il qui méritent mieux ce nom que les journalistes dont la vie est toute de combats et de luttes ? Aussi, est-ce avec peine, que j'ai vu dernièrement des gens qui ont tout autre chose à faire, vouloir leur rendre l'existence plus dure encore, en leur faisant une concurrence déloyale.

C'est la reine des Belges, Marie-Henriette, et sa fille Clémantine, que je signale ainsi à la vindicte de tous mes confrères, et je les voue aux anathèmes des pondeurs d'articles de tous les pays.

Ces deux femmes, fort respectables sans doute, sous d'autres rapports, viennent de lancer un nouveau journal *La Jeune Fille*, et elles ont même poussé l'indécence, jusqu'à promettre à leurs lecteurs, la collaboration de la reine de Roumanie et de la princesse Stéphanie d'Autriche.

Quand on est riches comme vous l'êtes, mesdames, on est et on reste *abonnées payantes*, et ce rôle est si noble et si rare pour qu'on puisse s'en contenter, si haut placé que l'on soit.

Pour moi, qui n'étais pas déjà bon royaliste, ce n'est pas cette nouvelle entreprise qui me fera agenouiller bien vite au pied des ténées.

Quelle boulette, majesté, quelle boulette !

\*.\* Oh ! quelle différence entre vous et la comtesse de Paris, qui, elle aussi, est une majesté... en espérance !

Un journal de Londres, un journal bien pensant et bien posé, un journal plus royaliste que la reine, nous annonce gravement que la comtesse de Paris se promène souvent dans les environs de la capitale anglaise, avec la pipe en bouche.

Oui, une pipe, une vraie pipe, une pipe en plâtre, courte et noire, j'allais dire culottée !

Si j'étais certain de l'authenticité du fait, je me ferais un devoir d'envoyer à madame la comtesse de Paris, quelques livres de bon tabac canadien, mais la nouvelle mérite confirmation avant de se lancer dans des frais.

Vrais ou non, ces racontars ont cependant leur signification.

Si nos aïeux revenaient, quelle ne serait pas leur stupefaction d'entendre dire que les reines se font journalistes et que les princesses royales fument la pipe !

LÉON LADIEU

## L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

(Voir gravures)

Les chantiers de l'Exposition universelle de Paris sont en pleine activité; chaque jour voit sortir de terre, au Champ-de-Mars et aux Invalides, de nouvelles merveilles. A l'heure actuelle, l'esplanade des Invalides présente le plus curieux aspect.

Les gravures que nous publions aujourd'hui permettront à nos lecteurs de se faire une idée, sinon complète, au moins approximative, de ses plus importantes constructions.

Dès en entrant sur l'esplanade, c'est le palais de l'Algérie qui, le premier, s'offre aux regards du visiteur. Il ne couvre pas moins d'une surface de 1,526 pieds. Comme entrée principale, un grand porche à trois arceaux, auquel est adossé un minaret de 72 pieds de hauteur, représentant, ainsi que la *koubba* (coupole arabe) auprès de laquelle il s'élève, les parties identiques de la mosquée de Sidi-Abd-el-Rhamman.

La longue galerie que l'on aperçoit à gauche du minaret, le long de la façade, est réservée aux beaux-arts et aux arts libéraux d'Alger. Les si curieux industriels algériens, brodeurs, émailleurs, etc., travailleront en de petites boutiques, où les plus merveilleux spécimens de la flore africaine épanouiront leurs fleurs éclatantes. Enfin on a simulé une des plus curieuses rues d'Alger, où l'on entendra de la musique arabe, où l'on verra les extravagantes sauteries des *aïssaous* et des danses de véritables almées.

Le palais tunisien fait suite à celui de l'Algérie. Arrêtons-nous devant sa façade. Au centre, un portique inspiré de l'entrée du palais beylical du Bardo; à droite, adossé à la bâtisse principale, un bâtiment à terrasse, reproduisant le Souk-el-Bey de Tunis; à gauche et formant angle, un pavillon quadrangulaire à toit pyramidal, reproduction du tombeau de Sidi-Ben-Arouz, également de Tunis. A l'angle postérieur de l'aile droite du monument s'élève, presque adossé à une petite école tunisienne, l'élégant minaret de Sidi ben-Arouz, qui, de même que le tombeau dont nous parlons plus haut, est une reproduction exacte.

Le bâtiment de l'exposition militaire que nous reproduisons également est de bien autre importance. En effet, de 492 pieds de long sur 72 de profondeur, ce monument, qui s'élève sur le côté droit de la grande avenue, se compose d'un rez-de-chaussée, et au premier étage d'une immense galerie recevant la lumière d'un vitrage en ciel ouvert. Trois entrées monumentales taillées et décorées en forme d'arc-de-triomphe donnent accès dans l'édifice. Deux sont aux extrémités de la façade, la dernière est au centre. Celle-ci, qui n'aura pas moins de 95 pieds de hauteur, s'ouvre sur un grand vestibule. De cette pièce carrée s'élève l'escalier conduisant à l'étage supérieur. De chaque côté du vestibule une salle d'exposition, où seront réunis des spécimens de la grosse métallurgie française. Devant lui, en bordure sur l'avenue, s'élève le pavillon consacré à l'art militaire moderne. Construit dans le goût de l'architecture militaire du moyen âge, représentant un minuscule château-fort avec fossés, remparts, créneaux et pont-levis, il dressera bientôt vers le ciel ses deux tourelles chargées d'artillerie légère et de mitraille. Déjà la maçonnerie des remparts est terminée, ainsi que l'ossature de bois qui va permettre de construire un trompe-l'œil les murs des tourelles et du contrefort qui doit les relier.

Enfin l'exposition des colonies qui touche au palais tunisien couvre 82,000 pieds. Le palais, très important, au rez-de-chaussée duquel deux grandes salles d'exposition seront aménagées, est bâti en plâtre et en bois. Un étage supérieur contiendra l'pes réduits des colonies françaises. Au centre, un dôme de fer d'une hauteur de 90 pieds couvrira le vestibule. Sauf cette partie délicate des travaux, tout le gros œuvre est dès à présent terminé. Aux angles de la construction, quatre tourelles s'élèvent. Mais ce palais est que la capitale d'un vrai royaume, alentour duquel se grouperont de nombreux villages néo-calédonien, alfourou, pahouin, cochinois. Dans les jardins seront édifiés des cons-

tructions légères extrêmement curieuses, un théâtre annamite, un café bambara, un restaurant créole, etc., etc., sans préjudice encore des deux pavillons réservés aux importantes colonies d'Annam, du Tonkin et de la Cochinchine, dont les murs s'élèvent déjà de chaque côté du palais central, en façade sur l'avenue.

## AVEC DIEU

Avec Dieu ! quelle suave et fortifiante parole ! Ce sont deux petits mots, disait un maître chrétien à ses élèves, qui, gravés dans votre cœur, donneraient la paix, la force, la consolation et l'espérance.—Levez-vous avec Dieu, et votre journée sera inscrite au livre de vie.—Endormez-vous avec Dieu, et votre sommeil sera paisible et doux.—Etudiez avec Dieu, et votre science sera un baume qui vous gardera du vice.—Voyagez avec Dieu, et vous retournerez dans votre famille le front serein et le cœur toujours pur.—Commencez votre travail avec Dieu, et ce travail contribuera à votre bien-être; finissez-le avec Dieu, et vos œuvres vous accompagneront à votre dernière heure.—La joie avec Dieu se multiplie la souffrance avec Dieu est supportable et méritoire.

Mourir avec Dieu, c'est se préparer une douce entrée au paradis.

Mais on ne vit avec Dieu, on ne reste avec Dieu que lorsqu'on s'est un peu retiré de ce mouvement perpétuel de la vie qui ne donne pas à l'âme le temps de respirer.

Heureuse la personne au cœur pur, à la conscience tranquille ! Heureuse si elle se réjouit dans la satisfaction du devoir accompli. Alors elle dira avec bon droit : Je suis avec Dieu.

J. ULD. BRULÉ, Ptro.

Sault-au-Récollet, janvier 1889.

## LA FEMME CANADIENNE

D'ABORD, lecteurs, je ne dis pas amis lecteurs, ni lecteurs; sais-je comment vous allez me recevoir ? Me permettrez-vous de vous traiter cordialement ? — A propos, j'ai des cordiaux pour toutes les maladies du cœur.—Cette parenthèse n'est pas une réclame; oh ! non, puisque je donne gratis. Et encore, après vous avoir donné, je reste votre obligé. Savez-vous pourquoi ? Si ceux qui n'ont pas assez de perspicacité pour le deviner y tiennent, je leur dirai plus tard.

Je dois vous dire, pour être franche, que je ne mets pas la main à la plume directement pour; vous m'êtes un moyen pour arriver jusqu'à M. Barthe.

M. Barthe, au nom de toutes les femmes canadiennes, je viens, avec mes toutes petites capacités, vous féliciter sincèrement, chaleureusement, de votre succès.

Si l'heureuse idée de l'hon. Mercier vous a mérité un prix, vous ne savez pas ce qu'elle vous vaut encore ! L'estime et la gratitude de toutes les femmes canadiennes, réunies comme autant de fleurs suaves, vous sont offertes en bouquet. Ce bouquet, vous qui comprenez si bien le cœur des femmes, vous savez s'il est précieux ! Ce bouquet, contemplez-le dans le cœur des femmes que vous aimez. La femme digne de votre amour, celles dignes de votre affection sont aussi dignes de nous représenter.

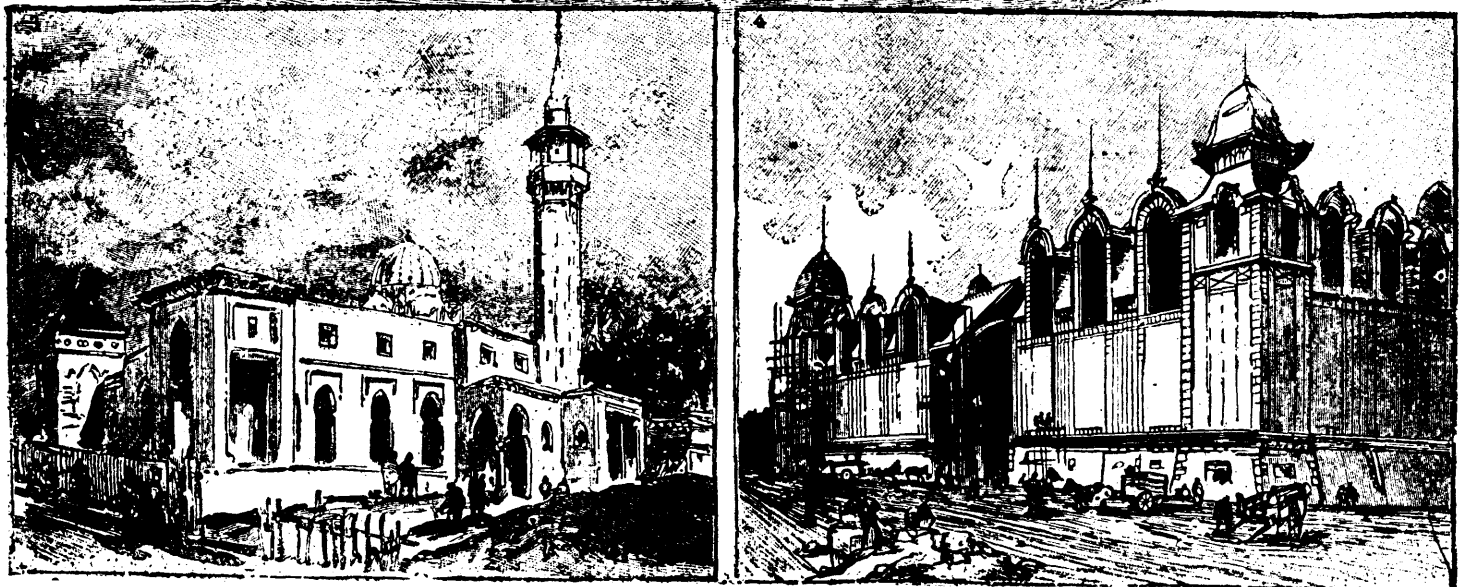
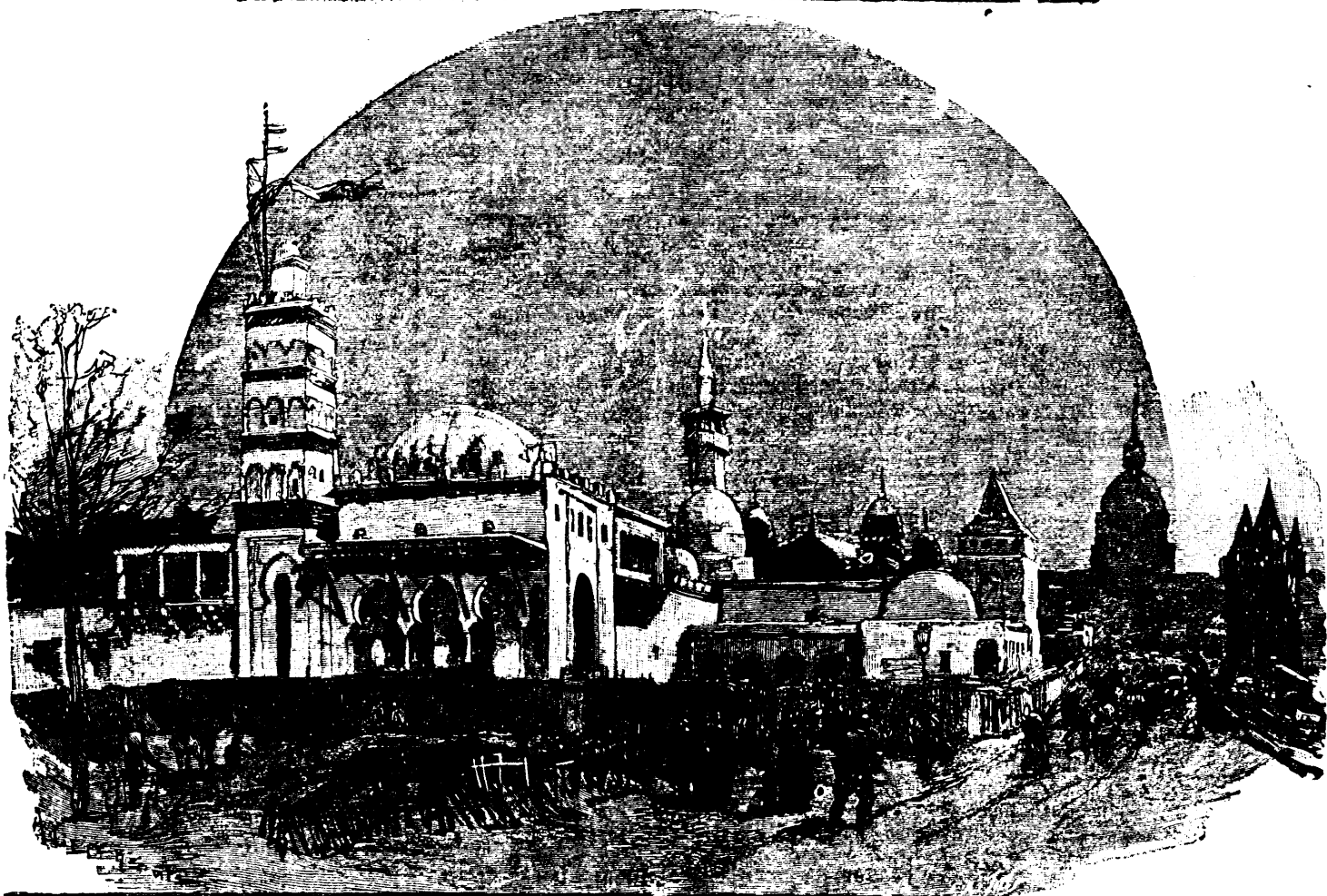
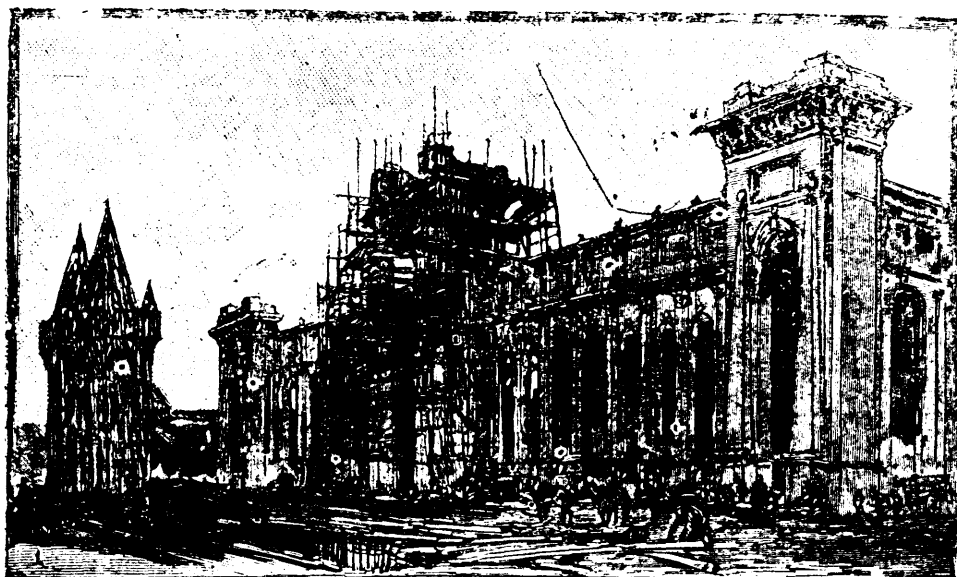
« Notre âme est comme une harpe sonore dont les premières vibrations se prolongent pendant toute notre vie. » Votre âme, monsieur, après avoir vibré pour Dieu, a dû puiser dans le cœur maternel, ce qui la fera vibrer toute sa vie.

Ce sont de vraies capacités microscopiques que les miennes. N'importe, vous me lirez avec indulgence, n'est-ce pas, monsieur ? Ce microscope des grandes âmes doit toujours être à votre portée. Je gage qu'en y regardant de bien près, à l'aide du microscope en question, vous découvrirez que mon style est joli.

J'avais toujours espéré qu'une personne plus habile, par contre plus digne que moi, fit ce remerciement; c'est pourquoi il est si tardif.

MARIE-LAURE.





LES TRAVAUX DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889.—PAVILLONS DE COLONIES À L'ESPLANADE DES INVALIDES  
 1. L'exposition du ministère de la guerre.—2. Le palais de l'Algérie.—3. Le palais tunisien.—4. Le palais central.

## L'ORPHELINE

**D'**UNE main tremblante, elle avait tiré le cordon. J'ouvris. Je me trouvai en face d'une enfant de huit, dix ans peut-être. Ses cheveux étaient blonds et lisses, ses yeux grands et bleus, ses joues, légèrement animées par la température sévère, ne laissaient pas moins voir une immense pâleur. Tous ses traits étaient bien dessinés, réguliers, avec une expression de douce crainte d'enfantine timidité. Frêle, délicate, mal vêtue, elle sortit de son vieux châle, rapiécé sans goût et sans art, un petit bras nu, bleui par le froid, et, d'un timbre mal assuré :

—Charité ! s'il vous plaît.

On est plus ou moins porté à la compassion suivant que l'on souffre ou que l'on est heureux. Ce petit visage, reflétant à la fois pauvreté hon-

nête et souffrance, fit mon cœur gros et m'intéressa subitement.

—Quel est ton nom, ma belle ? lui demandai-je.

—Je m'appelle Rose, dit l'enfant.

—Que fait donc ton papa ? continuai-je.

—Il est mort.

—Et ta maman ?

—Je n'en ai plus !...

La voix de la petite devint pleine de larmes.

Je fis rentrer cette enfant. Je réchauffai ses membres glacés par une demi-journée de courses pénibles, je tins longtemps ses petites mains près du feu ; ma sœur lui donna quelques vêtements chauds, un peu de nourriture, puis elle nous dit son histoire.

Le chef de la famille, homme de cœur, entretenait une certaine aisance dans le ménage. Mais un jour des compagnons de travail apportèrent à la maison son cadavre meurtri, brisé, haché. Il avait trouvé la mort au devoir. Monté sur un

échafaudage, celui-ci, mal équilibré, s'était effondré, emportant avec lui ouvriers et charpente. Trois hommes lui-sèrent leur vie sous les décombres. Le malheureux père avait été une des victimes.

L'entrepreneur avait fait une courte visite, payé les funérailles, on ne l'avait plus revu.

Et l'enfant fit suivre un triste récit d'années longues de jeûnes, de mières, de vie difficile, cruelle, remplie d'angoisses de tous noms, à laquelle la pauvre mère n'avait pu survivre. Elle était morte, jeune encore, à trente-six ans, laissant la petite, sa joie comme son désespoir en ce dernier instant, à la merci de voisines, honnêtes femmes, mais pauvres aussi...

Puis Rose, baissant avec scrupule ses beaux yeux, ses joues se colorant d'une rougeur touchante, elle ajouta qu'il lui faisait grande peine d'aller ainsi de porte en porte mendier un sou, un morceau de pain, qu'elle était tout honteuse et



UN CONVOI DU PACIFIQUE CANADIEN ENNEIGÉ

qu'elle plourait bien souvent ! Mais les familles qui l'hébergeaient avaient tout un nombre de petits souffreteux et manquant du nécessaire : il fallait bien qu'elle aidât de cette manière, étant trop jeune et trop faible pour travailler.

Cette narration m'avait causé une bien pénible impression. Quand je refermai la porte derrière cette enfant après qu'elle m'eût promis de revenir, quand, l'ayant retenue quelques instants, sentant que je ne pouvais grand chose pour elle, je la rendis à sa misérable existence, des larmes brûlèrent ma joue.

Pauvre petite !... Elle n'avait plus de mère ! et sa voix avait trouvé un écho dans mon cœur ! Elle n'avait plus de mère ! et je sentais avec elle toutes les tristesses, toutes les douleurs, toute l'affaiblissement de son âme ! Elle n'avait plus de mère !

\*.\*

A des points de vue peu différents, qu'on soit

riche ou pauvre, obligé de tendre la main ou capable de mettre une obole dans celle qui nous est tendue, perdre sa mère, quand déjà le père n'est plus, rester orpheline, c'est manquer une part de sa vie, la meilleure et la plus grande, c'est marcher à l'aventure sans guide, sans appui, sans soutien, c'est voir, de tous côtés, à travers le bruit des fêtes mêmes, sous le sourire des fleurs, le chant des oiseaux, vide, ennui, lassitude, découragement.

Tant qu'on a auprès de soi sa mère, cette pieuse voix, cette conseillère sensible, affectueuse, droite, qui ne connaît si bien notre âme que parce qu'elle l'a elle-même formée, qu'est-ce que la vie et que la vie est et que nous importe-t-elle vraiment ?

Songe-t-on seulement au lendemain ? Sait-on s'il en viendra un et s'en préoccupe-t-on ?...

Le présent est plein pour nous ; nous marchons et une main aimée, prudente, tient la nôtre ; n'en sera-t-il pas toujours ainsi ?

Et y a-t-il réellement par le monde des âmes

qui s'en vont en tâtonnant chercher la route dans laquelle il leur faut s'engager, parce que personne n'est là pour la leur indiquer ? Pense-t-on pourquoi la suite des événements qui se précipitent leur est fatale ? parce que personne n'est là pour la prévenir du danger, des défauts du chemin, pour les garantir des intempéries du monde, de ses passions, de ses délires comme de ses extases ?...

Non.

Toutes ces choses, on les ignore que pour les apprendre quand vient notre tour à nous, que nous nous trouvons seuls au si ; quand nous cherchons ce regard qui nous montrait la tâche de chaque jour, le sentier que nous devions suivre sans fausse honte et avec courage. On les apprend, ces tristes choses, quand nous cherchons les traits sur lesquels se liaient la confiance, la douceur, la bonté, — ces traits calmes, dignes, qui nous consolent, qui nous relèvent lorsque notre pied se heurtait à un écueil, lorsque notre

cœur se frappait aux récifs des illusions.....

Mais vous le savez, ou je souhaite que vous ne le sachiez jamais, recherches et attentes vaines... Orphelines ! nous ne reverrons rien, pas même un sourire de celle qui n'est plus !

Au milieu des ténèbres, dans cet appartement écarté et sans lumière où, l'âme déchirée, le soir, nous allons rêver, dans cette pièce même qu'elle habita, dans ce grand fauteuil où elle reposait le jour aux moments calmes de la maladie, appelons son image, demandons au ciel de nous laisser voir, ne fût-ce qu'un instant, la figure aimée de celle que nous pleurons ; prières et supplications inutiles ! Nous resterons abimées dans notre douleur extrême et, comme la petite Rose, je l'ai dit, riche ou pauvre, nous avons tout perdu.

\*.\*

Ici vraiment commence l'avenir.

Les yeux fixés sur l'horizon, nous avons beau l'interroger, le sonder, nous ne comprenons rien. Nous apercevons, dans un tohu-bohu, terrible pour notre inexpérience, des monts à gravir, des ravins à traverser, des cahots, des luttes, des rocaillies, des incidents de toute sorte encore qu'il nous faudra franchir nonobstant nos craintes et nos frayeurs.

Vous l'avez vu dans cette enfant laissée seule à dix ans. Déjà l'avenir s'en est emparé, et où qu'elle marche, où qu'elle tourne, c'est un pas, une course qu'elle fait vers sa destinée.

Pauvre mignonne ! Pauvre petite orpheline ! Comme je tremble pour elle ! Quelles chances l'avenir lui peut-elle réserver ? Et peut-on prévoir où elle s'en ira échouer, jeune, jolie, pauvre ?...

Ce n'est pas à tort que le cœur se serro, qu'il se prend d'inquiétudes en face de l'enfance, de la jeunesse laissée à elle-même, abandonnée au courant des circonstances heureuses ou malheureuses, et de tout ce que les années amènent d'inconnu, d'imprévu pour la perdre. Si au moins une voix se fait douce, mère encore pour cette enfant, si on glisse jusqu'à son intérieur des pensées divines sur lesquelles elle pourra s'appuyer, si on lui fait voir et comprendre la gracieuse et consolante trilogie du bon, du beau, du vrai, si on ne tend à matérialiser son âme par de hideuses flagorneries, si on se prend à attacher son cœur tout aux choses de la terre, si on ne le précipite sous les tempêtes qui renversent les faibles, les délicats, les illusionnés...

Triste à dire, mais on apprend à l'école du malheur que c'est précisément lorsqu'on a le plus besoin d'amis qu'on en peut trouver le moins. — et tout est à craindre pour la petite Rose qui n'a plus de mère !

\*.\*

Le jour de l'an est venu. Si cher et si prodigue à ceux qui ont un foyer, une famille, il est venu avec ses explosions habituelles de surprises, de tendresses plus grandes et plus douces parce qu'elles sont moins comprimées, plus expansives en ce jour.

O vous, heureux du sort et de la Providence, vous, entourés de joies, de sourires, de bonheur, au milieu de vos cris joyeux, de vos bruits d'orchestre et de festins, avez-vous pensé qu'il y avait à vos côtés des âmes privées de tous biens, de toutes jouissances, de tous dons ? Et quand au seuil du nouvel an s'est trouvé sur votre chemin un de ces malheureux perdus dans l'isolement, drapés dans le deuil et la douleur, avez-vous eu pour lui un bon mot, une parole plus tendre ? — avez-vous mis sur sa joue un baiser, une caresse sur son front ?

*M. J. Maurice.*

Il y a de l'ange incognito dans une femme restée bonne et miséricordieuse avec un physique disgracieux.

La flatterie perd plus de femme que l'amour ; quand elle ne réussit pas, ce n'est pas sa faute, mais celle du flatteur.

## A L'EMPORTE-PIÈCE

" Il fait grand froid, madame,  
" Et j'ai tué six loups."

**C**es sont les paroles que Victor Hugo met dans la bouche d'un roi... amoureux. Si le grand poète vivait, il ferait probablement une variante, en disant :

Et j'ai tué un fou !

En effet, est bien fou celui qui, simple et humble citoyen, se dérange de ses affaires, et, par curiosité, reçoit du plomb impérial dans l'échine.

Donc, l'empereur d'Allemagne a chassé. En chassant le fauve, il a aussi chassé l'homme. Pour un despote, il n'y a pas de différence.

Un roi français, dit-on, a fait la même chose.

Plaisir de rois et d'empereurs !

Si un simple particulier se permettait ce luxe, il serait arrêté, traduit en cour d'assises et condamné.

\*.\*

Les élections qui se préparent en France sont chaudes comme four. Cela s'explique. Il s'agit d'un *boulangier* qui veut faire son pain.

Le vendra-t-il ? Espérons que non, car le peuple français n'étant affamé d'aucune manière, ce *boulangier* ne mettra pas la France dans le pétrin.

\*.\*

Il est question d'un autre candidat ouvrier à Montréal. Cela est fort bien. Il ne faudrait pas cependant qu'on abuse de ce système, car, pour peu que cela continue, chaque corps d'état voudra avoir son représentant : les cochers, comme capables de conduire le char de l'Etat ; les tailleurs, chapeliers, cordonniers, pour habiller, coiffer, chauffer le peuple ; enfin, les porruquiers pour démêler les affaires du gouvernement.

\*.\*

Récédité : Si le grand Français n'était pas honnête homme, il y a longtemps qu'il aurait dit : "*Lesseps moi tranqu... isthme ; vous me faites Suez !*"

\*.\*

Monsieur Israël Tarte vient de sortir sa honno plume de Tolède contre l'éditeur du *Chronicle*, de Québec.

— Si j'étais Tarte, disait un habitant, je parlerais fort sucré à ce journal *la colique*, et je lui dirais "*qu'il nous Foote la paix !*"

OVER THERE.

## FRIMAS ET RENOUVEAU

**J**ACQUES est un adorable petit homme de cinq ans qui se demande, pendant ses longues heures de solitude, pourquoi sa maman n'est plus là pour le promener au bois, le consoler quand il pleure et jouer avec lui quand il est sage. Sa petite imagination va bien loin lorsque, son gentil minois collé à la vitre, il regarde les piétons affairés ou flâneurs, les voitures de louage croisant le landau armoisé, les chiens qui se battent ou qui jouent, le mendiant tournant sa vieille narillaude dont les airs plaintifs donnent au petit Jacques si grande envie de pleurer.

Pleurer !... même en secret ne serait pas honnête ; il l'a si bien promis à son papa ; mais là, une promesse solennelle, et voilà que cette musique chevrotante allait lui faire tout oublier...

Il parle à son grand cheval, fait du tapage, sort tous ses joujoux à la fois ; mais ce cheval, il l'avait donné à Tony, son petit frère ; et ce pauvre mignon, au lieu de rire et s'amuser, épelle dans son passé de quelques jours. Il se souvient surtout d'un soir d'hiver ; la neige tombait à gros flocons, le vent hurlait si fort qu'il eut peur et appela sa maman. Elle ne vint pas ; mais son père resta auprès de lui jusqu'à ce qu'il fût endormi. Quel air singulier il avait ce soir-là : ses lèvres étaient pâles, ses yeux brillaient comme s'ils eussent eu des larmes : " Ecoute, Jacques,

ta maman voyage ; il ne faut plus jamais, jamais en parler."

Il y a six semaines qu'ils se sont séparés, de plein gré, à l'amiable, comme disent cyniquement les membres du parquet, pas de procès flétrissent, en gens du monde ils sont partis en serrant la main, elle auprès de sa mère avec Tony le plus jeune de leurs fils, lui emmenant à Paris, Jacques, leur premier enfant. Qu'avaient-ils donc de si noir à se reprocher ? Une chose qui fait toujours sourire : l'incompatibilité d'humeur. Elle avait des goûts de folles dépenses, lui, plus sérieux, se réciait, mais trop sévèrement et ils en étaient venus, après sept ans de bonheur, à se séparer comme deux amis qui boude et veulent boudier encore. Comment avait-elle donc fait pour quitter son Jacques ?... Quel sot courage avait-il eu en abandonnant Tony ?...

Ils regrettaient amèrement cette folie, cette aberration du cœur, mais ne voulaient pas faire le moindre pas pour tenter une réconciliation qu'ils désiraient cependant tous deux. Si elle avait vu la jalousie de son Jacques, sa nervosité qui le faisait tressaillir au moindre bruit, elle eût été au bout du monde, eût fait tous les sacrifices, mais elle le croyait insouciant comme son âge. On est si heureux à cinq ans !...

Ce fut devant ses joujoux, qu'il regarda à peine, que son père le trouva le soir en rentrant : " Ah ! mon Jacques s'amuse aujourd'hui ! "

— Mon papa, je veux jamais vous faire de peine.

— Tu es un bon chéri ; aussi Noël t'apportera-t-il le gros chien que tu désires... et...

— Et Tony ?

Son regard voulut devenir sévère ; mais Jacques, dans un spasme, levant sur son papa ses grands yeux pleins de mélancolie : " Eh bien, qu'on me montre au moins les robes de mon Tony afin que je vois quelque chose de lui puisque je ne peux plus le voir. "

Le lendemain, le pauvre enfant était dans sa couchette blanche, son corps malingre soulevait à peine la couverture, dans son délire, il appelait son frère, sa maman. ....

Nous sommes à la fin de décembre ; la neige couvre encore le sol, enfants et moineaux pleurent et piaulent le froid, petit Jacques dort dans les bras de sa mère.

— Voyons, dit le père, Jacques vous fatigue ; il sera bien mieux dans son lit.

— Oh ! mon ami, laissez-le moi, il me réchauffe, j'ai froid, j'ai si froid au cœur.

Il n'ose la regarder, cette voix le navre, lui fait peur ; le silence plane à nouveau dans la chambre, on n'entend que la faible respiration de l'enfant endormi, le tic-tac insouciant de la pendule. Oh ! ces aiguilles qui semblent briser en deux le cadran sont-elles un funeste présage, en sera-t-il ainsi de sa vie ?...

Elle tressaille lorsque, lui touchant l'épaule, il lui dit doucement : " Allez vous reposer, Hélène, je veillerai Jacques cette nuit. " Elle n'a plus le droit de répondre, et, se levant résignée et soumise, elle présente le petit malade aux baisers du père, mais son regard est si humble, si douloureux, que, dans une étreinte pleine de tendresse, il sero en même temps sur son cœur la mère et l'enfant.

YRZH.

**Un conseil.** — Les maîtresses de maison qui reçoivent seront heureuses de connaître l'élégant usage qui consiste à marquer, à table, par des fleurs, les places de leurs invités. Dès qu'un convive masculin entre au salon on lui donne une fleur qu'il passe à sa boutonnière ; cette fleur, il la retrouve dans la parure de la dame qu'il doit mener à table, l'amphitryon n'a plus besoin de lui indiquer sa voisine. Dans la salle à manger, sa place et celle de la dame sont indiquées par la même fleur retrouvée en un bouquet placé entre leurs deux couverts.

Parvenir ne prouve rien : les aigles et les reptiles atteignent également les plus grandes cimes. — G. M. VALROCH.



## LA TEMPÊTE DE NEIGE

(Voir gravure)

" Ah ! que j'aime la neige ! "

A dit un poète canadien. En vérité ! je doute que celui qui a écrit ce vers se soit jamais trouvé dans la position des voyageurs que la gravure nous représente.

Comme s'est amusant ! que c'est donc beau de se voir arrêté en pleine route, au milieu d'une vallée immense du Nord-Ouest, toute couverte d'une couche de neige aussi haute que la locomotive qui vous traîne !

Pauvre machine ! elle a bien fait son possible, pourtant ! Cependant, malgré les efforts de géant qui se sent terrassé et malgré ses sifflements lamentables, il lui a fallu s'arrêter devant l'impossible, et cet impossible est une légère poussière qu'elle chassait toute à l'heure devant elle comme une blanche nuée !

Alors, les voyageurs sont sortis : pareils aux marins naufragés ; ils sont montés sur le banc élevé, et ils ont regardé si, non pas quelque voile, mais bien quelque autre train plus puissant ou plus heureux viendrait les délivrer ! Hélas, au loin, la plaine se déroule blanche à perte de vue !... Aussi loin que l'œil peut percevoir quelque chose, c'est la neige ! et encore la neige, et toujours la neige !

Et les affaires pressées qui m'attendent à Winnipeg ! Et ma mère que je comptais revoir demain ! et mon ami qui se meurt ! et mon avocat qui m'attend !

Vains cris de détresse ! la neige inexorable barre le chemin, et il faut attendre qu'elle veuille bien se retirer. Du reste, courage mes amis, vous n'en aurez que pour 3 ou 4 jours de repos, au milieu de ce paysage enchanteur ! vous aurez tout le loisir de chanter à votre tour :

Oh ! que j'aime la neige !

## USAGES ET COUTUMES

## LE SALUT

Il est clair que le temps est passé du "salut prosterné" côté des hommes, et que les femmes elles-mêmes ne peuvent plus guère faire ces gracieuses révérences "à la duchesse", qui étaient le complément obligé de la poudre et des paniers. Mais notre époque affairée et sans-gêne supprimera la plus élémentaire salutation si l'on n'y prend garde.

Un homme ne risque jamais rien à soulever son chapeau, en entrant dans un lieu public, voiture, wagon, salle d'attente, etc., et cette marque de politesse est surtout exigée lorsqu'il y trouve des femmes. Colles-ci répondent par une légère inclination de tête, les individus du sexe fort touchent leur couvre-chef.

Un homme bien élevé, venant à rencontrer une femme, — connue ou inconnue, — dans un escalier, s'efface le long de la muraille pour la laisser passer et se découvre en même temps. On en agit ainsi pour n'importe quelle jupe, c'est-à-dire que ce soit une ouvrière ou une marquise, une figure laide ou belle, une femme jeune ou vieille.

Le prince de Ligne, président du Sénat belge, découvrirait sa tête blanche devant toutes les filles de basse-cour du château de Bel-Cell, et un marquis de Lévis, octogénaire et souffrant, ne manquait pas de s'appuyer contre les murs, incliné, quand il rencontrait, dans les corridors, la jeune demoiselle de compagnie de sa femme.

Lorsqu'un homme croise une ou plusieurs femmes inconnues et non accompagnées, dans la campagne, il doit les saluer, mais sans fixer les yeux sur elles. Ce salut signifie : Dans cette solitude, ne craignez rien de moi, je vous défendrai au contraire.

Par contre, en pleine rue, à la promenade, dans un lieu public, l'homme attendra que la femme qu'il connaît lui sourit des yeux pour se permettre de la saluer. En effet, elle peut avoir des raisons pour qu'il conserve, à son égard, les façons d'un inconnu.

Le salut adopté par les hommes du monde nous paraît d'un ridicule achevé : Les bras bal-

ants au-dessus des genoux, ils plient le corps en deux, d'un mouvement raide, automatique. C'est le salut de cérémonie, de présentation. Après quelques jours de relation, ils se bornent à saluer les femmes d'un sourire et d'une inclination de tête. Je n'oserais pas dire que leur premier salut est bête, mais je proteste contre l'impertinente familiarité des saluts ultérieurs.

Encore une fois, je sais bien qu'on ne peut plus aborder les femmes comme on le faisait autrefois, en s'inclinant très bas, une main sur le cœur, tenant de l'autre un feutre dont les plumes balayaient le sol. Il suffirait de fléchir la tête et le buste avec toute la désinvolture dont on est capable, mais aussi avec une nuance de respect véritable. Le jour où l'on saurait saluer une femme, on comprendrait comment on doit la traiter, et en même temps, on aurait appris comment on approche un homme âgé, un supérieur, un inconnu.

Il faut bien convenir que si les hommes sont moins polis qu'autrefois, c'est un peu la faute des femmes. Elles ne daignent pas, la plupart du temps, répondre à un salut courtois qu'ils leur adressent en pénétrant dans le lieu public où elles se trouvent.

Dans le monde, je ne vois pas non plus pourquoi la femme reste toute raide devant l'homme qui s'incline devant elle. Croyez-moi, mesdames, ployez gracieusement le cou, un peu aussi le buste, les manières des deux sexes y gagneront.

Du reste, les femmes s'abandonnent entre elles d'une bien singulière façon. Elles s'adressent un sec petit coup de tête, importé des Îles-Britanniques et qui est aussi peu poli et aussi absurde que possible. Les vraies femmes, qui seront toujours les plus distinguées, s'inclinent instinctivement, avec les adorables ondulations des corps souples. Celles-là regrettent la révérence, qui leur servirait à ravir.

Une jeune femme qui salue une femme âgée devrait s'incliner assez profondément et nuancer son abord d'un air de déférence. — Dans ses rencontres avec un homme âgé, il lui faudrait s'arranger pour saluer *presqu'en même temps* que lui.

Pour terminer, nous donnerons la fin d'une leçon de maintien de Vestris (le *diou* de la danse), au prince de Lamarek : (Il venait de lui apprendre à saluer les impératrices, les landgraves, les dames d'honneur, les connétables, les jeunes gentilshommes, etc.) :

— A présent, monsieur, descendez de quelques degrés, rendez le salut à un fameux virtuose, saluez *libéralement*.

Prenez garde, ne vous pressez pas. Représentez-vous le vieux Vestris qu'on applaudissait hier, qui montait aux astres, voyez en lui un grand artiste ! Saluez, mon prince, saluez... un peu plus bas. — Cette jolie leçon que je n'ai pas osé citer tout entière, pourrait s'appeler le langage de salut. — Je veux encore vous dire comment les Turcs s'abandonnent entre eux. Ils portent la main au cœur, aux lèvres, au front, ce qui signifie : Je vous suis dévoué de cœur, de lèvres et de pensée. Cette charmante salutation est à méditer.

ANN SEPH.

## CONNAISSANCES UTILES

**Contre le saignement de nez.** — Prendre deux petits morceaux de papier blanc, les faire tremper dans le vinaigre et les appliquer sur les tempes.

**Les taches de marbre.** — Malgré le procédé déjà donné, on nous demande souvent de nouveaux moyens pour enlever les taches du marbre. En voici un que l'on vient de nous indiquer comme excellent : On délaie une petite quantité de vitriol dans de l'eau et on humecte les taches ; puis on frotte vivement à l'aide d'un linge sec et doux. Cette recette est, dit-on, infallible.

**Porcelaine cassée.** — Prenez une tête d'ail et écrasez-la bien soigneusement pour en faire une espèce de pâte ; frottez en les morceaux cassés et réunissez les parties en les serrant fortement ; liez-les avec du fil de fer suivant la force de la pièce et faite la bouillir dans une quantité suffisante d'eau pendant une demi-heure. Après cette opé-

ration, la porcelaine sera parfaitement recollée et sans que l'ail qui a servi communique son odeur à ce que l'on pourra mettre dedans.

**Conservation de la souplesse de la laine et de la flanelle après le lavage.** — Un cache-nez, un gilet de flanelle, un vêtement de laine quelconque a été sali, puis soumis au lavage ordinaire à l'eau froide ou tiède. Le voilà râlé, durci, rétréci. Il faudrait y renoncer et en acheter un autre, si l'on ne connaissait pas le tour de main suivant, qui est bien simple et à la portée de tout le monde. Il suffit, après le lavage et avant de faire sécher, de laisser bien tremper le tissu, pendant une heure environ, dans de l'eau additionnée de dix grammes de solution saturée d'ammoniaque par pinte d'eau. La solution saturée d'ammoniaque se trouve chez tous les pharmaciens, et nos ménagères sauront en faire leur profit.

## PRIMES DU MOIS DE DÉCEMBRE

## LISTE DES RÉCLAMANTS

**Montréal.** — Dame Césaire Charbonneau (\$15.00), 733, haut de la rue Sanguinet ; Emmanuel Paradis, 304, rue Fullum ; Dame Louis Lussier, 387, rue Craig ; Hilaire Bourque, 1115, rue Mignonne ; H. LeBlanc, 163, rue St-Constant ; F. X. Descarie, 185, rue des Allemands ; A. Besette, 222, rue Panet ; Dame LeBlanc, 152, rue St-Denis ; Delle Amanda Masie, 263, rue Champlain ; Napoléon Myette, 24, rue Royer ; P. Villeneuve, 133, rue Berri ; Edmond Désaulniers, 169, rue St-Denis ; H. A. Plamondon, 21, rue Drolet ; Napoléon Jobin, 31, rue Beaudry ; Delle Maria Laverrière ; 24 rue Ste-Maguerite ; Joseph Roby, 24, rue St-Dominique ; Delle Alphonsine Lépine, 1773, rue Ste-Catherine ; Dame E. Pruneau, 1879, rue Ste-Catherine ; Delle Georgiana Pigeon (\$2.00) 597, rue Wolfe ; Samuel Lauzon, 136, rue St-Martin ; Delle Virginie Daunais, 100, rue Beaudry ; A. Brault (\$4.00) 209, rue des Allemands ; Alexandre Bélanger, 790, rue St-Dominique ; Charles Letourneux, 47, rue des Allemands ; C. E. Olivier, 16, rue des Lauchetière ; Dame E. Hnot, 1364, rue Ste-Catherine ; Dame William, 99 rue Bleury ; N. Léveillé, 247, rue Berri ; Napoléon Ratelle, 114, rue Montcalm ; F. X. Côté, 93<sup>1</sup>/<sub>2</sub>, rue St-Christophe.

**Québec.** — Fra. Laroche (25.00), 36, rue St-Gabriel ; Joseph Pineault, 9<sup>1</sup>/<sub>2</sub>, rue Richardson ; Jean Gosselin, 401, rue St-Valier ; Albert Aubert, 16, rue St-Joseph, St-Sauveur ; Antoine Grépin, coin des rues Arago et Nelson, St-Roch ; Hector Grenier, 393, rue St-Jean ; Georges Combe, 38, rue St-Augustin ; V. E. Paradis, 10, rue Ste-Ursule ; Paul Elliot dit Julien, 15, rue St-Anselme.

**St-Hénédi.** — Joseph Leclerc.

**St-Anselme.** — Dr. Vaillancourt.

**Pointe St-Charles.** — S. Gloufield, 156, Napoléon Road ; Dame S. Pepin, 15, rue Knox.

**Hochelega.** — Jos. A. St. Cyr, 50, rue Désiry.

**Ste-Cunégonde.** — C. F. Poirier, 212, rue Workman ; Adolphe Desjardins, 185, rue Workman ; H. A. Cinq-Mars, 150, rue Labonté ;

**Trois-Rivières.** — O. Beaulac, coin des rues Notre-Dame et des Forges.

**Vaudreuil.** — F. D. O. Turcotte.

**Montmagny.** — Delle Léa Laberge.

**Sherbrooke.** — A. Bisson (\$3.00).

**Somerset.** — Thomas Kelly, fils.

**Ottawa.** — Emile Capbert, du département des Finances.

**St-Hyacinthe.** — Delle Alma Tremblay.

**Sorel.** — Capt. Louis Morasse.

**Ste-Ursule.** — M. l'abbé E. Bolliveau.

## CINQUANTE-HUITIÈME TIRAGE

Le cinquante-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de Janvier), aura lieu SAMEDI, le 2 FEVRIER, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.



RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 467.—MÉTAGRAME

Sur mes cinq pieds, je viens éclore  
Soudain, vive, au sein de l'air,  
Comme brillant reflet d'éclair.  
Changez mon cœur, j'y monte encore  
Lente, terne, obscure au regard  
Comme vapeur d'épais brouillard.

No 468.—CHARADE

Si mon Premier s'attache à vos pas, chers  
lecteurs,  
Employez tous moyens propres à le détruire,  
Sans quoi vous subirez de fréquentes douleurs,  
La vie ne sera plus pour vous qu'un long mar-  
tyre.  
Je passe à mon Second, dont le bon souvenir  
Me porte au temps heureux de ma belle jeu-  
nesse.  
J'y fus, m'assure-t-on, d'une certaine adresse,  
Se flatter quel-quefois, fait un certain plaisir.  
Quant à mon Tout, je n'ose aborder ce sujet.  
Et cependant il faut tôt ou tard se soumettre.  
Pour jeunes et pour vieux d'horreur c'est un  
objet,  
Mais pouvoir l'éviter, oh ! nul ne peut l'ad-  
mettre.

No 469.—ENIGME

Je suis connu partout, mais à tous agréable.  
Si l'on veut en croire la fable,  
L'on me chérissait chez les dieux. [vieux.  
Je m'approche des grands en autant que je suis  
Celui qui, le premier, me sut mettre en usage.  
Fut loin de profiter en sage  
Du doux plaisir que je produis.  
Je tue, hélas ! souvent mes plus grands favo-  
Ne te livre pas à mes charmes, [ris.  
Si tu ne veux, ami lecteur,  
T'exposer à verser des larmes.  
Père de la gaieté, j'enfaite la douleur

No 470.—LOGOGRIPE

Avec moi la crainte est bien lettre morte,  
Aussi, qu'il qu'il en soit, vienne le danger,  
J'ose, l'affrontant, toujours faire en sorte  
De ne jamais trop mes coups ménager.

Tranche-t-on mon chef : Quelle déchéance !  
Lors, je ne suis plus qu'un légummeux,  
Qui, du potager tient sa provenance,  
Et certes, n'est point des plus savoureux.

SOLUTIONS :

No 465.—Le mot est : Violon.  
No 466.—Les mots sont : Gourtois—Cours  
toi.

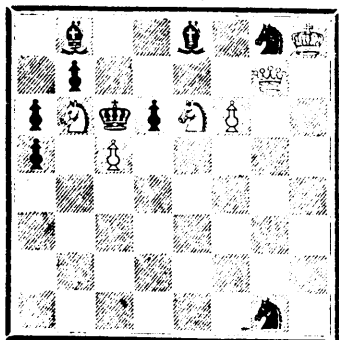
ONT DEVINÉ :

Juanita, Valleyfield ; L. U. Renaud, New-  
York ; Dame E. Bouillé, M<sup>lle</sup> Corinne Char-  
trand, Fall River ; M<sup>lle</sup> Medora Tounignan,  
St-Pierre les Bocquets ; M<sup>lle</sup> Maria Tardy,  
Hochelaga ; Alphonse Guérette (votre lettre  
nous étant arrivée trop tard), Los, Bellau,  
Lévis ; O. A. Alarie, Falmes, Emile Char-  
bonneau, Arthur Barbeau, E. Savard Qué-  
bec ; M<sup>lle</sup> Eugénie Cinq-Mars, M<sup>lle</sup> Hermi-  
nie Senayer, J. C. Fagnan, M<sup>lle</sup> Maria La-  
perrière, P. H. Lafrenée, Damase Hupe, Ovide  
Amiot, Dame Wilfrid Dufault, René A. Cou-  
llier, Oswald Chodette, Montréal, L. A. Tail-  
lefer, Ste-scholastique.

LES ÉCHECS

Composé par M. R. ADAM.

NOIRS—9 pièces



BLANCS.—6 pièces  
Les Blancs font mat en 3 coups

Solution du problème qui a paru dans le No  
240 du MONDE ILLUSTRÉ

Blancs. Noirs  
1 F 8e R. 1 R 7e R  
2 T pr. 2, échec et mat  
Si 1 Roue  
2 F 5e CD ou 6e CR échec et mat.

HENRI LARIN,  
PHOTOGRAPHE  
18-RUE SAINT-LAURENT-18  
MONTREAL

25100



UNE RECETTE

On fait de délicieuses "sandwiches" en  
versant du JOHNSTON'S FLUID BEEF  
sur une tranche de pain. Outre qu'elles sont  
très agréables, elles sont de plus très nutri-  
tives. Les enfants sont friands d'une telle  
nourriture.



MEUBLES DE SALONS DE \$35 A \$250

Chaises, Fautouils, Divans, Sofas et autres  
morceaux dépareillés

NOUVEAUX DESSEINS RECUS DE NEW-YORK

WM. KING & CIE.,  
652, RUE CRAIG. 652

SIROP  
Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes  
attaquées des Bronches. Il dégage infaillible-  
ment et aisément le foie et les poumons ; fait  
expectorer sans effort, même sans tousser, et  
ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR  
ALF. BRUNETTE  
2461, rue Notre-Dame, Montréal

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de  
cette préparation délicieuse et rafraichissante.  
Elle entretient le scalpe en bonne santé, em-  
pêche les peaux mortes et excite la pousse.  
Excellent article de toilette pour la chevelure.  
Indispensable pour les familles. 25 cents la  
bouteille.

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
144, rue St-Laurent,

VICTOR ROY,  
ARCHITECTE

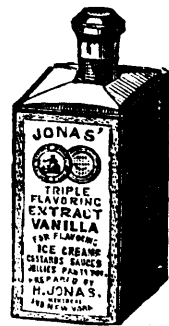
No 23, rue Saint-Jacques, Montréal

Frank Leslie's Illustrated, le plus  
des journaux illustrés anglais, publié aux  
Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8  
pages de gravures. Prix d'abonnement : un  
an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53  
et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

The London Illustrated News (édition  
améri-  
caine) journal illustré, publié à New-York,  
contenant 12 pages de texte et 10 pages de  
magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par  
année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le nu-  
méro, 10 cents. S'adresser : Potter Building,  
Park Row, New-York.



Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'an-  
noncer que nous avons tou-  
jours en magasin les articles  
suivants :  
Les triples extraits culi-  
naires concentrés de JONAS  
Huile de Castor en bon-  
nettes de toutes grandeurs.  
Moutarde Française, Gly-  
cerine, Collefortes.  
Huile d'Olive en 1/2 pintes,  
pintes et pots.  
Huile de Foie de Morue,  
etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10

BATISSES DES SOEURS) MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inven-  
teur, propriétaire et manufacturier des cé-  
lèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-  
Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie  
que pendant 6 mois j'ai été maade d'une dé-  
mangeaison et darthes aux bras d'une souf-  
rance terrible, j'ai été guéri par les remède-  
de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant  
de remèdes sauvages, dans l'espace de trois se-  
maines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'en-  
seigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe.  
No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis

Vous trouverez les mêmes remèdes au No  
25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue  
Dupont, Sherbrooke.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F.  
L. Rowell & Co's Newspaper Ad-  
vertising Bureau (10 Spruce St.), where ad-  
vertising contracts may be made for in NEW YORK.

PERTE DU SOMMEIL

L'insomnie et les songes terribles sont  
des signes certains et avancés de l'épuise-  
ment du cerveau. Le cerveau puise  
dans un sommeil salutaire la force néces-  
saire aux devoirs du lendemain. Mais  
quand le système nerveux a été surchar-  
gé de travail, il lui devient impossible de  
contrôler l'esprit qui est tracassé par le  
travail tout aussi bien que pendant le  
jour, et le cerveau n'a pas le temps de  
recouvrer son énergie. Les remèdes les  
plus propres à cet état de choses, sont les  
sédatifs, les laxatifs, les toniques pour  
les nerfs et tous les régulateurs  
des fonctions générales. Le  
Céleri sont les sé-  
datifs ro commandés, et  
toute leur grande  
efficacité so fait  
sont tir dans le  
Céleri. Composé  
de l'aine. En outre il  
contient, dans des pro-  
portions scientifi-  
ques, les meil leurs remèdes  
de la Ma tière Médicale  
contre la constipation  
les dérange ments du  
foie et des reins. Voilà  
une très courte des-  
cription du remède qui a  
donné un doux repos à des mineurs de  
personnes, du soir au matin agitées par  
l'insomnie, ou dont les songes effrayants  
sont la cause que ces p rsonnes sont plus  
fatiguées et plus abattues au réveil  
qu'au coucher. Toutes les vieilles per-  
sonnes nerveuses, débiles et troublées  
par l'insomnie trouveront une grande  
vigueur et une santé parfaite dans le  
puissan' toni que pour les nerfs, le Céleri  
Composé de l'aine.



Prix \$1.00.

Vendu par les Pharmaciens. Circulaires  
gratuits.

Wells, Richardson & Cie., Montréal, P. Q.

"Ce que fit ma Tante"

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais  
ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par  
Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille  
surtout pour notre mère, dont la vie était en  
danger, affaiblie qu'elle était par la douleur  
et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait lais-  
sée ; ma tante seule pouvait prendre soin  
d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-  
Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant  
elle est très forte et se porte bien. Elle repose  
bien toute les nuits, bref, elle est complè-  
tement changée et a retrouvé toute sa bonne  
humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,  
Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON  
54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal  
Téléphone 1432

SCIENTIFIC AMERICAN  
ESTABLISHED 1845.

Is the oldest and most popular scientific and  
mechanical paper published and has the largest  
circulation of any paper of its class in the world.  
Fully illustrated. Best class of Wood Engrav-  
ings. Published weekly. Send for specimen  
copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1.  
MUNN & CO., PUBLISHERS, 321 Broadway, N.Y.

ARCHITECTS & BUILDERS  
A Edition of Scientific American.

A great success. Each issue contains colored  
lithographic plates of country and city residen-  
ces or public buildings. Numerous engravings  
and full plans and specifications for the use of  
such as contemplate building. Price \$2.50 a year.  
25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS

may be secur-  
ed by apply-  
ing to MUNN  
& CO., who  
have had over  
40 years' experience and have made over  
100,000 applications for American and For-  
eign patents. Send for Handbook. Corre-  
pondence strictly confidential.

TRADE MARKS.

In case your mark is not registered in the Pat-  
ent Office, apply to MUNN & CO., and procure  
immediate protection. Send for Handbook.

COPYRIGHTS for books, charts, maps,  
etc., quickly procured. Address  
MUNN & CO., Patent Solicitors.  
GENERAL OFFICE: 321 BROADWAY, N. Y.

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 26 janvier 1889

## GUET-APENS

TROISIÈME PARTIE

HONNEUR POUR HONNEUR

(Suite)

**C**EPENDANT les paroles de Georges avaient fait quelque impression sur l'esprit de Montmayer car il demanda à Lucienne dans le courant de la journée :

— Pourquoi Claudine ne vient-elle plus ?

Elle répondit comme elle l'avait fait à Georges.

— Elle est malade.

— Non. A quoi bon mentir ? Je sais le contraire.

Lucienne baissa la tête.

— Claudine voudrait m'éloigner de vous, dit-elle.

— Pour quelle raison ?

— Je l'ignore.

Il n'insista point, mais l'attitude de la jeune fille lui insinua de l'inquiétude. Elle semblait préoccupée.

— Vous n'avez pas de chagrins ?

— Non.

— Vous m'aimez toujours ?

— Toujours.

— La guerre ne peut continuer longtemps. Les Allemands prétendent, vous le leur entendez dire comme moi, que Paris n'a plus de vivres. Ils s'attendent à un effort suprême de la garnison. Si cet effort est repoussé, Paris capitulera. C'est la fin de la guerre. Alors, Lucienne, nous nous marierons ?

— Nous nous marierons, Jean.

— Je vous aime plus que jamais, dit-il avec une passion ardente.

Il lui mit un baiser sur le front, très près des yeux. Elle ne se défendait plus. Elle le subit sans marquer d'horreur. A peine s'il y eut un peu de pâleur sur ses joues. Dans le courant de l'après-midi de ce jour-là, un homme, inconnu des Montmayer, se présenta à la fabrique.

Il était vêtu comme un ouvrier charpentier. Une veste de velours brun, à grosses côtes, un gilet et un large pantalon à la hussarde, de même étoffe, râpés par un long usage. Une casquette à revers de fourrure, en peau de renard, lui couvrait la tête jusque sous les oreilles, protégées de cette façon contre la bise piquante.

Un énorme cache-nez de laine brune lui entourait le cou et lui enveloppait le visage jusqu'au nez. Le nez, seul, recevait les caresses d'une gelée intense qui le rougissait et le faisait pleurer comme une fontaine.

Cet homme si bien calfeutré contre le froid n'était autre que Courlande, et notre ami montrait trop de stoïcisme dans sa soupente ouverte à tous les vents pour qu'il fût possible de croire que la crainte seule du froid l'avait engagé à se vêtir de la sorte.

La casquette de peau de renard et le cache-

nez devaient plutôt servir à le protéger contre une curiosité trop indiscrète.

Il traversa la cour de la fabrique sans rencontrer personne à l'exception toutefois des Allemands qui astiquaient leur fourniment et qui ne firent pas attention à lui. Mais les Prussiens, ce n'était pas sans doute ce qu'il cherchait, car il alla droit au corps de bâtiment, frappa en bas, à la porte d'entrée et comme personne ne répondait, il entra dans la maison.

Il traversa deux ou trois chambres, contiguës, appelant.

— C'est le désert, murmura-t-il.

Et même il allait rebrousser chemin afin de s'informer auprès des soldats, quand il entendit un bruit de pas. Une porte s'ouvrit et un homme de haute stature se trouva devant lui, le regardant avec surprise.

— Que désirez-vous, monsieur ! Qui demandez-vous ?

— Ma foi, monsieur, dit l'agent de police, je vous prie de m'excuser si je me suis introduit

mandez qui je suis. Je suis bien obligé de vous le dire, pas vrai ?

— Au fait, mon brave. Si c'est un secours que vous sollicitez, vous tombez mal, je suis pauvre.

— C'est connu, il n'y a pas le sou à la fabrique, dit Courlande en riant. Et moi je ne demande pas l'aumône.

Montmayer avait pâli de colère.

— Au fait vous dis-je.

— J'y arrive. Vous avez chez vous une demoiselle Lucienne, n'est-ce pas, la fille adoptive de madame Doriat, la femme du condamné à mort ?

Montmayer dressa l'oreille.

— Oui. Cette jeune fille demeure ici. Après ?

— Après ? Je voudrais comme qui dirait lui parler.

— Et qu'avez-vous à lui dire. De la part de qui venez-vous ?

— Je viens de la part de sa sœur. Et je n'ai rien de particulier à lui dire. Je n'ai qu'une lettre à lui remettre.

— Une lettre ?

— Oui de Mlle Claudine.

— Donnez. Je vais la lui porter.

— Permettez, on m'a prié de la lui remettre personnellement.

Montmayer haussa les épaules.

— N'avez-vous pas confiance en moi ?

— Oh ! pour ce qui est de la confiance, si fait.

— Eh bien ?

— C'est qu'il faut que je rapporte une réponse à la demoiselle des Bernadettes. Elle attend, ça paraît pressé.

— Asseyez-vous et attendez. Je vais remettre la lettre et Mlle Lucienne vous rapportera elle-même la réponse.

— Alors, comme cela je n'ai plus rien à dire.

Il tendit une enveloppe, s'assit, tira sa pipe et :

— Peut-on fumer un brin ? Ça n'incommode personne ?

— Fumez.

Montmayer sortit, monta au premier et se dirigea vers la chambre de Lucienne. Dans le corridor il s'arrêta et considéra la lettre qu'il tenait à la main.

Des pensées singulières lui traversaient l'esprit. Pourquoi Claudine écrivait-elle à sa sœur au lieu de la venir voir comme elle le faisait jadis si souvent ? D'où venait cette querelle ? Quelle cause si puissante avait diminué l'affection que les deux sœurs avaient l'une pour l'autre ? Pourquoi lui semblait-il que cette lettre, ce papier qu'il gardait entre ses doigts, contenait des choses graves, peut-être un secret de vie ou de mort ?

C'était bien l'écriture de Claudine. Il la connaissait, cette écriture. Il n'en pouvait douter.

Qu'est-ce donc et pourquoi cette inquiétude ?

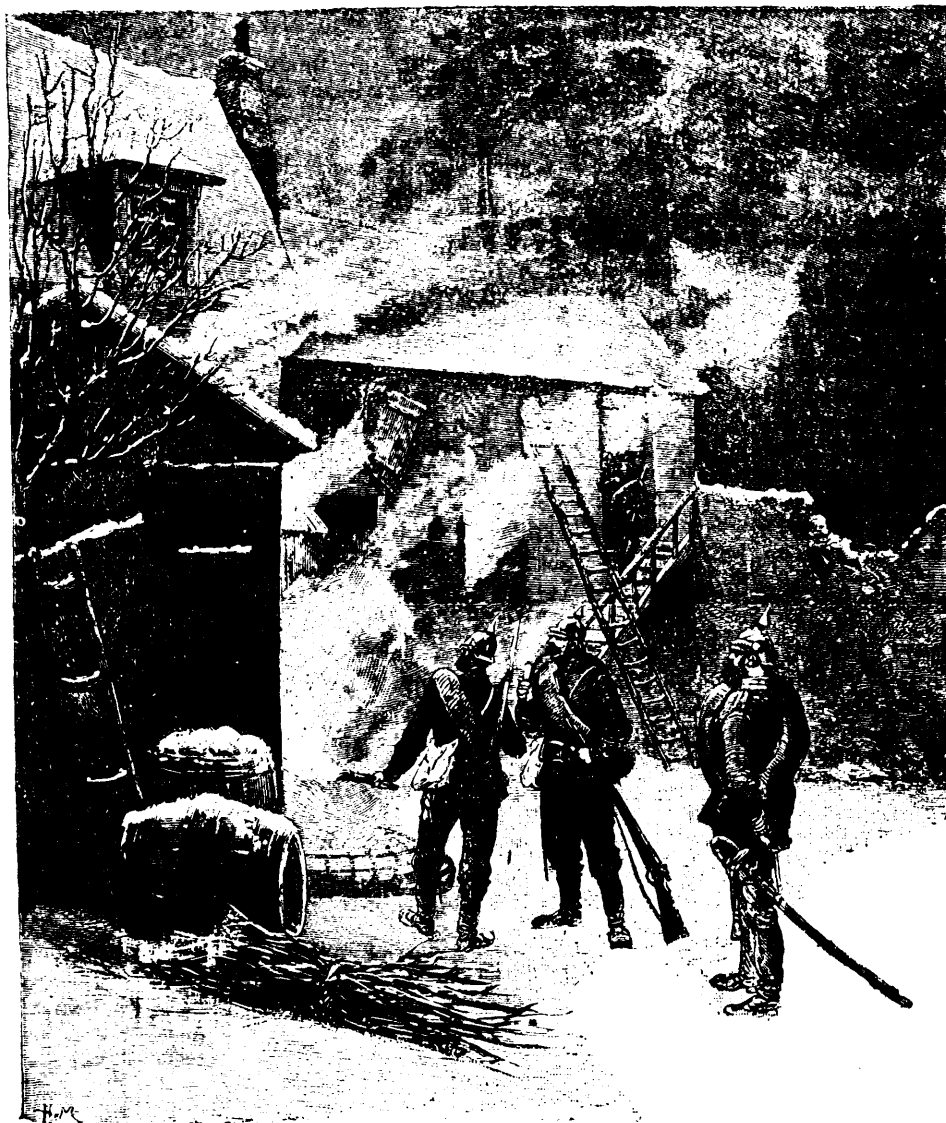
Et tournant retournant l'enveloppe dans ses doigts il s'appergut tout à coup qu'elle était assez mal cachetée et céda sur un point, soit que la gomme fût de mauvaise qualité soit qu'elle eût été insuffisamment mouillée.

Il eut un sourire cynique. Il pensait :

— Je n'ai pas reculé devant un crime et j'hésiterais devant le scrupule de faire sauter cette enveloppe ? Allons donc !

Il entra dans son cabinet et referma la porte sur lui.

Il était si absorbé qu'il n'avait pas aperçu Cour-



Les Bernadettes était en flammes ; les Prussiens venaient y mettre le feu.— Voir page 60, col. 2.

sans crier gare. Encore, sans crier gare ce n'est pas le mot, car j'ai appelé. Personne n'est venu. C'est peut-être à M. de Montmayer que j'ai l'honneur de parler.

— Oui

— Excusez. Je ne vous connais pas. Je ne suis pas du pays.

— Qui êtes-vous donc ?

— Les Prussiens m'ont requisitionné il y a deux mois pour conduire des bestiaux jusqu'à Versailles. Mon cheval est mort, fourbu ; mes bestiaux ne m'ont pas été payés, ma voiture est en Prusse. Moi ou me garde à vue, ou à peu près, dans tous les cas j'ai dit que je ne m'en retournerais pas dans la Marne sans mon argent. J'attends qu'on me paye.

— Et qu'est-ce que cela me fait ?

— Dame ! pas grand chose. Mais vous me le-

laide qui, au lieu de fumer tranquillement en bas, avait monté la moitié de l'escalier, et là, accroupi, la tête au ras des marches, guetait Montmayeur, les yeux luisants de joie.

Il avait surpris Montmayeur lisant et relisant l'adresse, voulant deviner ce que cette enveloppe contenait. Il l'avait surpris, essayant d'ouvrir cette enveloppe, puis se jetant tout à coup dans son cabinet de travail.

—Bon, cela ; bon, cela ; murmura l'agent. Il va commettre une petite indiscretion. Je m'y attendais.

Il redescendit doucement, à pas de loup, sans faire le moindre bruit.

Il se rassit dans un coin, alluma cette fois sa pipe.

—Que c'est beau, se disait-il, que c'est beau, l'imagination !

Et il se mit à supputer combien, avec une chasse bien aménagée, il pourrait tuer par an de perdrix, de lièvres, et de lapins.

—De quoi vivre, ma parole, de quoi vivre ! dit-il tout haut en suivant son rêve.

En haut, Montmayeur s'était assis à son bureau. Faire sauter l'enveloppe, c'était un jeu d'enfant.

Et la lettre s'étala devant lui. En la lisant il ne retint pas une exclamation de rage et d'épouvante.

La lettre disait seulement :

“Lucienne, aussi longtemps que j'ai cru que tu restais auprès de l'assassin de mon père pour le perdre et le punir, je t'ai admirée et je t'ai aimée. Aujourd'hui que, malgré moi et malgré les souvenirs, tu l'aimes, cet homme d'un amour sans nom, d'un amour horrible, effroyable, j'ose que mon affection pour toi va se changer en haine. Et j'ai peur, Lucienne, j'ai peur. Reviens à moi, Lucienne, je t'en prie. Reviens à la raison. Souviens-toi que cet homme n'est qu'un infâme, un assassin ! Souviens-toi de la sanglante inscription laissée par Bourreille moribond ! Souviens-toi. Demain j'irai à la fabrique, parce que je n'ai pas perdu tout espoir de te faire entendre raison. Attends-moi chez toi. Si tu ne veux pas m'attendre, écris-moi. Donne ta lettre à l'homme qui te remettra ceci.”

Montmayeur appuya ses mains sur son front baigné de sueur. Son corps robuste était secoué de convulsions tellement il tremblait. Un moment, il eut une sorte d'éblouissement. Il ne voyait plus clair. Il ferma les yeux, pencha le dos contre le fauteuil.

—Elles connaissent mon secret ! Je ne m'étais donc pas trompé, autrefois ! Elles l'ont lue, l'accusation de Bourreille. Elles ont voulu me perdre. Ainsi, quand Lucienne est venue ici, sous le faux semblant de son amour, elle ne m'aimait pas ! Et voilà maintenant qu'elle s'est brûlée à l'amour comme le papillon brûle ses ailes aux lumières. Puisqu'elle m'aime, elle n'est donc pas à craindre, elle ne me trahira pas jamais. Et Claudine ? Elle seule est à craindre. Oh ! qu'elle se lève devant moi et je l'écrase sous mes pas ! Elle connaît mon crime. C'est trop !

Et son mouchoir essuyait son front mouillé.

—Un nouveau crime ! Encore du sang ! Un second meurtre pour cacher le premier, y serai-je vraiment obligé ? Mes nuits ne sont-elles pas assez troublées ? Non, non. Mais si je ne la fais pas disparaître cette fille, si je ne la réduis point à l'impuissance, c'est elle qui me perdra. Du sang, c'est vrai. Le sien ou le mien. Il faut qu'elle meure.

Et les yeux enflammés par une fièvre soudaine :

—Oui, l'amour de Lucienne pour un assassin, Claudine à raison, cet amour-là est horrible. Elle m'aime, sachant ce que j'ai fait, sachant qui je suis. Elle m'aime. Elle est ma complice.

Tout à coup il se souvient que l'homme en bas attendait toujours. Il replie la lettre, la replace sous l'enveloppe, referme celle-ci assez adroitement pour qu'il n'y reste aucune trace et chauffe la gomme humide à la chaleur de la flamme d'une

Puis il sort de son cabinet.

Il ne craint pas un piège et cependant son âme est si troublée qu'il descend quelques marches de l'escalier, doucement, pour voir le commissionnaire.

Courlande fume paisiblement.

Et il a l'air si bonhomme que Montmayeur ne peut avoir d'inquiétudes.

Il va frapper à la porte de chambre de Lucienne.

La jeune fille est chez elle.

Elle ouvre. Montmayeur est si pâle, si défait, malgré son énergie et son sang froid, qu'elle lui demande :

—Grand Dieu, qu'avez-vous donc, Jean ? Un malheur ?

—Non pas, rien, dit-il.

Et il s'efforce de sourire en tendant la lettre. Il ajoute :

—Voici une lettre de Claudine, apportée par un commissionnaire qui attend en bas votre réponse. Si vous remarquez en moi quelque émotion, c'est que je crains que Claudine ne vous fasse de la peine et n'essaye de vous faire quitter la fabrique.

Elle ne répondit pas. Il donna la lettre. Il aurait bien voulu rester, afin de scruter la physionomie de la jeune fille. Mais rester, dans l'état singulier de trouble où il était, c'était se trahir, c'était presque dire qu'il connaissait ou du moins qu'il devinait le contenu de la lettre.

Il n'osa et se retira.

Il descendit, et raffermissant sa démarche en passant devant Courlande, raffermissant aussi sa voix :

—Mlle Lucienne vous fait attendre.

—Oh ! j'ai le temps, rien à faire, avec ces noms d'un tonnerre d'Allemands que le ciel écrase !

Montmayeur sortit et alla se promener dans la campagne dans la direction que devait prendre le paysan pour se rendre aux Bernadettes.

Un quart d'heure ne se passa pas sans qu'il le vît s'approcher.

Il alla à sa rencontre.

—Vous apportez votre réponse ?

—Oui, elle n'était pas pressée, la demoiselle, tout de même et quand même fit Courlande.

—Dites-moi, mon brave, êtes-vous riche ?

—Moi ? Allons donc. Au pays, à Verzy-Verzenay, ça va encore, on joint les deux bouts ; mais les Prussiens, voyez-vous, m'ont tout mangé. Il ne me reste rien.

—Et que faites-vous pour vivre, à Garches ?

—Peu de chose. Aussi je vis mal. Entre nous soit dit, je passe parfois des lettres du côté de Rueil et plus loin, pour les soldats. Ça me rapporte quelques sous.

—Et s'il vous tombait du ciel une aubaine ? l'accepteriez-vous ?

—Une aubaine ? Ça dépend. D'abord, je suis un honnête homme.

—Aussi je ne veux pas entrer en lutte avec votre conscience.

—Dame ! Alors, c'est selon. Encore faudrait-il savoir ?

—Deux pièces de vingt francs, par exemple.

—Elles sont si rares, les pièces de vingt francs par le temps qui court.

—Les voici.

—Bon, mais ce qui m'intéresse, ce n'est pas tant de les empocher, c'est de savoir ce qu'il faudra que je fasse pour les gagner.

—Je vais vous le dire franchement.

—Vous y gagnerez, parce que je suis un honnête homme, je le répète. En outre, croyez-bien que je ne suis pas une bête.

—J'ai intérêt à connaître le contenu de la lettre que vous portez à Claudine.

Courlande regarda la lettre avec curiosité, comme si les paroles de Montmayeur lui avaient donné plus d'importance. Il semblait chercher ce qu'elle pouvait avoir de particulier.

—Dame ! fit-il, pour savoir ce qu'elle dit, cette lettre, il faudrait, pas vrai ? le demander à Mlle Claudine.

—Il y a bien un autre moyen.

—Ah ! lequel ?

—Ce serait d'ouvrir la lettre, et de la recacher ensuite.

—Oh ! Oh ! mais êtes-vous sûr que c'est bien honnête, ce que vous me demandez-là.

—Ce n'est pas un vol.

—Heu ! heu ! c'est sacré les lettres.

—Tout au plus une curiosité un peu forte. Remarquez que je me contente de lire la lettre

et que vous la remettrez à Claudine comme si je n'en avais pas pris connaissance.

—Je sais bien, je sais bien, mais c'est égal, ce n'est guère régulier, et ma foi ; pour deux pièces de 20 francs !

—Qu'à cela ne tiennent, en voici cinq.

—100 francs ! tonnerre, vous y tenez donc beaucoup ?

—Je vais vous dire pourquoi, mon brave, il y a de l'amour sous roche.

—Oh ! s'il ne s'agit que de cela, je ne demande pas mieux que de protéger Vénus. Nous sommes rigoleurs dans la Marne.

Et il passa la lettre de Lucienne à Montmayeur.

Celui-ci la prit avec un empressement avide.

Que contenait-elle ? Qu'allait-il apprendre ?

Cette fois l'enveloppe était bien close. Mais elle ne portait aucune suscription. Lucienne s'était contentée de dire à Courlande :

—Vous remettez ceci à ma sœur.

Montmayeur déchira l'enveloppe d'une main fiévreuse.

La lettre, écrite d'une seule phrase, d'un seul jet, était très courte, mais que d'éloquence et quel drame dans le peu de mots qu'elle contenait !

“Ma chère Claudine, je l'aime, c'est horrible, je le sais, mais c'est plus fort que ma volonté. Je ne raisonne pas. Je l'aime, ne me hais pas et plains-moi plutôt. Demain soir, si tu veux venir, je t'attendrai chez moi, mais va, tout ce que tu pourras me dire, je me le suis dit il y a longtemps. Est-ce utile de recommencer entre nous des scènes qui nous attristent ? Je l'aime, je suis condamné. Je ne suis qu'une misérable. Par donne !”

Comment dépeindre l'épouvante qui grondait dans l'âme de Montmayeur ? Il se trouvait sans voix, sans salive, et il regardait Courlande de l'air d'un homme subitement frappé de folie. Depuis une heure, du reste, depuis qu'il avait lu la première lettre apportée par Courlande, il ne savait plus s'il possédait bien toute sa raison.

—Ça paraît vous contrarier ? interrogea Courlande.

—Non, au contraire.

—Alors, c'est une bonne nouvelle pour vous.

—Oui.

—Tant mieux. Ça me fait plaisir. J'ai été amoureux aussi, moi, voyez-vous ! dans les temps jadis. Mais dites-moi, vous avez déchiré l'enveloppe. Comment vais-je faire, à présent, pour remettre ce petit mot ?

—J'y ai songé !

Il tira une enveloppe de son portefeuille, y fit couler la lettre de Lucienne et la cacheta.

—Voilà, dit-il, il n'y avait pas d'adresse. Claudine ne pourra s'apercevoir que je l'ai lue.

Courlande partit, gaiement, pour les Bernadettes, pendant que Montmayeur rentrait en chancelant à la fabrique.

—Elle sait tout ! murmurait-il. Elle sait tout ! Voilà donc pourquoi, autrefois, elle se reculait de moi avec horreur. Je ne me trompais pas. Ses lèvres, alors, me disaient qu'elle m'aimait. Son regard trahissait l'horreur qu'elle avait de moi. Aurai-je jamais le courage de paraître devant elle ?

Il évita sa rencontre pendant toute la journée. Il ne sortit pas de son bureau. Il songeait qu'il lui fallait à tout prix assister à l'entrevue que Claudine demandait à Lucienne. Il fallait qu'il entendit cet entretien. Comment faire pour cela ?

La chambre de Lucienne était voisine de celle qu'avait occupée Mme de Montmayeur. Elles ne communiquaient pas entre elles, cependant, car leur porte, à chacune, donnait sur un corridor du premier étage. Jadis elles communiquaient par une porte à deux battants donnant sur un grand cabinet de toilette. La fantaisie du précédent propriétaire de la fabrique avait fait condamner la porte ouvrant sur la chambre de Lucienne. Le cabinet de toilette avait servi à Mme de Montmayeur. En déchirant la tenture appliquée contre la muraille, on découvrait l'ancienne porte et en appliquant son oreille contre celle-ci, il devait être, sinon facile, du moins possible d'entendre la plupart des choses qui se disaient de l'autre côté.



Montmayer profita de ce qu'il était sûr que la jeune fille n'était pas chez elle pour pénétrer dans la chambre de sa mère et y faire les préparatifs qu'ils jugeait indispensables.

Quelques coups de couteau suffirent pour mettre la muraille à nu.

Il attendit la rentrée de Lucienne.

Il percevait distinctement le bruit de ses pas légers, celui des chaises qu'elle déplaçait, elle toussa, à deux ou trois reprises, ouvrit puis ferma sa fenêtre, glissa le verrou de sa porte et se mit au lit. Il se rendait compte de tous ces détails.

—Assurément, je les entendrai ! se dit-il.

Et il s'esquiva sans faire de bruit. Il ne dormit guère. Il avait une fièvre qui le faisait grelotter. Puis son angoisse était grande.

Qu'allaient donc se dire les deux jeunes filles ? Il lui semblait que son sort était lié à cette entrevue. Il sentait qu'il courait un danger. Lequel ? Que pouvait Claudine contre lui ? Il ne le comprenait pas très bien.

Le lendemain matin, il se rencontra avec Lucienne. La jeune fille ne lui parut point changée. Elle vint à lui, le sourit aux lèvres, lui tendit les mains qu'il serra dans les siennes, avança son front sur lequel il mit un baiser.

—Elle ne tressaille même plus, maintenant, quand je l'embrasse, pensait-il.

Et il se sentait tout troublé devant cet amour.

—Est-ce possible ? N'est-ce pas un piège ?

Elle remarqua que Montmayer n'était pas comme à l'ordinaire. Elle lui en fit la réflexion.

—Vous êtes préoccupé, Jean ? Qu'avez-vous ?

Il répondit qu'il était inquiet de la santé de son frère.

En parlant, il la regardait jusqu'au fond des yeux.

Elle était si calme ! Est-ce que tout cela pouvait être vrai ? Est-ce que cette enfant pouvait aimer un assassin ? Est-ce que les amours monstrueux sont possibles ? Amour deux fois sacrilège, puisque Lucienne était fille adoptive de Doriat et que Doriat payait son crime, à lui !

—Un piège, murmura-t-il, je suis sûr qu'on me tend un piège.

Ses mains frémissaient de colère et ses narines se gonflaient.

—Ah ! malheur ! malheur à qui se sera joué de moi !

Il surveilla les allées et venues de Lucienne, après déjeuner.

La jeune fille erra d'abord pendant quelque temps autour de la fabrique ; elle prit même le chemin des Bernadettes, mais presque aussitôt revint sur ses pas.

Elle paraissait très agitée.

Elle rentra dans la maison et monta chez elle.

Montmayer s'était enfermé dans l'ancienne chambre de sa mère et là, le cœur battant, il attendait.

Une partie de l'après-midi se passa ainsi.

—Claudine ne viendra pas, se dit-il, la lettre de Lucienne l'aura découragée.

Mais il entend un bruit de pas dans la cour.

Il va soulever avec prudence les rideaux de la fenêtre.

—C'est Claudine.

Elle monte droit chez sa sœur. Avant d'entrer, elle s'arrête sur le seuil comme si elle était retenue par une dernière hésitation. Montmayer entend la respiration de la jeune fille, pressée, bruyante, soit qu'elle ait couru, soit qu'elle ait la gorge contractée par l'émotion.

Puis elle frappe deux coups légers.

De sa chambre, Lucienne a dit :

—C'est toi, Claudine ?

—Oui.

L'oreille collée contre la porte condamnée, Montmayer perçoit tout parfaitement.

Lucienne est allée ouvrir.

Suivons Claudine et abandonnons Montmayer qui ne perdra rien de la scène qui va se passer.

Lorsque Claudine est entrée, pâle, tremblante, Lucienne s'est vivement avancée vers elle.

Elle ne lui a rien dit, elle s'est contentée seulement de mettre les doigts sur les lèvres et de regarder dans la direction de la porte condamnée derrière laquelle Montmayer peut entendre mais ne peut pas voir. Et toutes deux, les mains sur leur cœur pour en contenir l'émotion tumultueuse, toutes deux restent silencieuses. Tout à coup Lucienne crayonne quelques mots sur des pages blanches étalées sur la table à portée de sa main. Elle tend la feuille à Claudine qui lit :

—Prends garde, Montmayer nous écoute. Courlande avait raison. Il a dû te dire que Jean avait lu ta lettre et la mienne." Claudine fait un signe affirmatif. Puis, tout à coup, d'une voix troublée non point par l'émotion de ce qu'elle disait, mais par la singularité de la situation où elles se trouvaient toutes deux :

—Ainsi, Lucienne, cette lettre est bien de toi ? Elle parlait haut, de manière à être bien entendue.

—Oui.

—Tu aimes Montmayer ?

—Ne t'ai-je pas dit ?

—Je ne te crois pas, cependant. Comment veux-tu que je te croie ? Tu avais horreur de lui quand tu es venue ici ! C'était la vengeance qui t'y conduisait. C'était l'espoir du châtiement. Et aujourd'hui, Lucienne, tu aimes l'assassin de mon père, l'homme pour lequel Doriat va mourir.

—Je l'aime, j'ai honte de moi, mais je l'aime.

—C'est impossible, Lucienne, c'est impossible, te dis-je ! C'est un blasphème, ce que tu dis là !

—Ah ! tu n'aimes pas, toi, tu ne sais pas ce que c'est que l'amour. Ton affection pour Georges est bien calme et jamais ne remue ton cœur. Est-ce que c'était de l'amour que moi-même autrefois j'avais pour Gauthier ? Non, une amitié fraternelle. Tandis que maintenant ! Ah ! tu peux tout me dire, je te l'ai écrit, tu peux tout me reprocher. Je ne suis qu'une infâme. Mais que veux-tu ! Je l'aime. Je ne puis pas raisonner mon amour. Je suis emporté par un torrent contre lequel j'ai vainement voulu résister. Est-ce que tu crois que je ne me fais pas horreur à moi-même ? Est-ce que tu crois que je ne me le suis pas demandé souvent pourquoi je l'aime, ce monstre ? Ce ne peut être que parce qu'il m'aime, lui, passionnément. L'amour, un amour pareil est contagieux ! Ah ! oui, je me fais horreur, Claudine, et je ne suis pas digne que tu me parles. Va, laisse-moi, abandonne-moi à ma destinée. Je suis maudite, puisque ma destinée est de suivre cet homme, ma vie sera liée à la sienne, j'ai surpris et je partagerai ses remords. Et, s'il le faut, je le protégerai contre les dangers qui pourraient menacer sa liberté ou sa vie !

—Lucienne ! Lucienne ! c'est toi que j'entends !

—C'est moi. N'insiste pas. Cela m'afflige profondément. Il ne faut pas jouer avec le feu. Le papillon s'y brûle. J'ai joué avec l'amour. J'aime. C'est fini. Je ne suis pas la première femme qui ait aimé un criminel, malgré ses crimes. L'amour existe, en dehors de l'estime. Est-ce que des hommes, eux-mêmes, n'ont pas adoré des femmes indignes, déshonorées, infâmes ? J'ai pensé que je pouvais mourir, c'était me sauver de moi-même. Je mourrai peut-être. Plus tard ! Aujourd'hui je suis lâche !

—Ma pauvre sœur ! ma pauvre cœur !

—Je ne suis plus ta sœur. Je ne suis plus qu'une créature, sans foi, sans croyance et sans âme, que la vie emporte, elle ne sait où et qui ne trouvera plus désormais de repos que dans la mort. Oublie-moi, c'est fini, pour toi, je n'existe plus, je ne suis pas même digne de l'une de tes pensées. Adieu, Claudine ! adieu, laisse moi !

Montmayer écoutait toujours. A cet instant, Claudine et Lucienne se turent. Jean avait beau prêter l'oreille, plus rien. Ce qu'il ne pouvait entendre, c'étaient les serremments de mains des deux sœurs, dont les doigts s'étreignaient ; c'était leurs baisers passionnés, tout en elles démentait leurs paroles. Et Lucienne murmurait, très bas, à l'oreille de Claudine :

—Cette comédie même me semble une faute, j'ai peur que Dieu ne m'en punisse.

—Nous avons promis à Courlande de lui obéir.

—Soit.

Deux derniers baisers, plus passionnés encore et elles se quittèrent. Claudine referme la porte. Montmayer l'entend qui descend l'escalier. Elle est dehors. Elle s'éloigne. Lucienne est restée seule. Le jour baisse, mais ce n'est pas encore la nuit. Elle appuie son front brûlant contre les vitres des fenêtres et regarde vaguement la campagne, laissant à ses nerfs le temps

de se détendre, à tout son sang qui bouillonne, le temps de reprendre son cours normal, à son émotion le temps de s'apaiser. Soudain, elle tressaille et jette un cri. Une main vient de s'appuyer sur son épaule. Et si elle a tressailli, ce n'est pas que l'étreinte fût brutale, car la main s'est appuyée doucement et Lucienne n'a senti que l'effleurement du bout du doigt, mais c'est qu'elle devine que celui qui est là, c'est Montmayer. Et c'est lui, en effet, pâle et troublé.

—Vous, Jean, que me voulez-vous ?

La nuit se fait un peu plus obscure, mais dans cette obscurité les yeux de Montmayer sont luisants comme ceux d'une bête fauve, et murmure à son oreille des paroles enflammées : " J'ai tout entendu, dit-il, tout, j'étais là, près de toi ! Ah ! comme tu m'aimes, comme tu m'aimes, puisque tu m'aimes malgré mon crime." Et il la serre à l'étouffer. L'horreur paralyse la force de Lucienne. Elle voudrait se défendre. Elle ne le peut. Elle ne s'attendait pas à cette brusque attaque. Et il lui parle, par phrases entrecoupées. Il lui dépeint l'amour insensé qu'il a conçu pour elle. C'est l'aveu du misérable, mais non point l'aveu soumis, au contraire, l'aveu triomphant. Elle l'aime. Il est aimé en dépit de son crime.

—Ah ! que je t'aime ! Tout le monde aime, vois-tu, les criminels comme les autres, et tout le monde est aimé, au moins une fois. Tu voulais ma perte, et te voilà liée à ma vie. C'est l'amour. Tu ne me quitteras plus. Je t'apprendrai à oublier. Tu finiras par excuser ce que j'ai fait. Ah ! comme je t'aime ! Tu sais tout. Ah ! du moins je ne veux pas que tu te reprennes, quelque jour, et que le remords t'éloigne de moi. Je veux que tu m'appartiennes comme je t'appartiens et que tu sois à moi, à moi à tout jamais, ma chose, mon bien, ma femme. Ne suis-je pas ton esclave et ne peux-tu pas commander ? Sois à moi, Lucienne, sois à moi, puisque tu m'aimes !

Et c'est en fait d'elle, peut-être, de sa pudeur et de sa vie, elle, si énergique et si vigoureuse, n'a pas la force pour se défendre. Pourtant elle jette un cri de détresse, en essayant vaguement de se dégager, les deux mains crispées autour des poignets de Montmayer.

—Respectez-moi, Jean, respectez-moi !

—Je t'aime, tu m'aimes aussi, tu connais mon secret, il faut que tu sois ma femme, il le faut.

Et il l'entraîne, il l'enlève presque dans ses robustes bras, lorsque tout à coup une ombre apparaît dans le fond de la chambre. Et une voix oppressée par l'indignation, mais faible et tremblante quand même :

—Eh bien, Jean. Que se passe-t-il ?

Montmayer laisse aller Lucienne et se précipite sur celui-là qui vient de surgir et qui n'est autre que Georges.

—Va-t'en, toi, va-t'en, dit-il d'une voix sourde.

—Non, tu passeras sur mon corps, avant d'atteindre cette enfant.

—Eh bien, soit ! râle, malheureux.

Et il fait un pas vers Georges, mais il s'arrête. Un reste de raison luit dans son cerveau affolé. Georges s'est appuyé contre la muraille et il attend la mort, la mort de la main de son frère. Mais Montmayer s'enfuit tout à coup, comme frappé de folie, les deux mains sur son front. Et Georges, doucement à Lucienne :

—Je vous l'avais dit, la maison des Montmayer est une maison maudite, maudite.

## V

Le lendemain, Montmayer était dans son cabinet. Il avait la figure très rouge, la fièvre lui brûlait le sang. Il avait passé la nuit à réfléchir. Il ouvrit sa fenêtre et respira l'air froid. La canonnade était incessante depuis quelques jours. On s'attendait de plus en plus à une bataille. Les Allemands, toujours bien renseignés par un audacieux et cynique système d'espionnage, savaient que la garnison de Paris préparait une sortie désespérée dans la direction de Versailles. Ce devait être la dernière partie jouée par la grande ville. Montmayer resta longtemps appuyé sur la balustrade de la fenêtre. A quoi rêvait-il ? Celui qui aurait pu voir ses yeux eût été surpris, même épouvanté, tant son regard avait de cruauté implacable.

—Elle mourra, murmura-t-il, il faut qu'elle moure !

A quoi pensait-il ? De qui parlait-il, lorsqu'il prononçait cette menace ? Était-ce de Claudine ? Était-ce de Lucienne ? Les deux sœurs connaissaient son crime. L'une des deux sœurs serait à lui, quelque jour, et l'aimait. C'était Lucienne. Rien à craindre d'elle par conséquent. Elle deviendrait sa femme et leur vie serait commune et ce crime serait presque aussi commun. Mais l'autre ? mais Claudine ? comment l'empêcher de parler ? Certes elle l'avait fait déjà. Il le comprenait à présent. Et voilà pourquoi sans doute avait été accordé l' inexplicable sursis à l'exécution de Doriat. Mais elle parlerait encore. Elle n'oublierait jamais. Elle l'accuserait publiquement, peut-être où la justice passant pardessus l'absence de preuve, l'arrêterait et il aurait à subir le scandale de la cour d'assises. La guerre avait enrayé tout cela. La guerre finie, la justice voudrait avoir le mot de ce mystère. Voilà ce qu'il ne voulait pas. Voilà ce qu'il ne pouvait pas attendre. Lucienne dans la confiance, ne parlerait plus désormais. Il fallait, dès lors, empêcher Claudine de parler. D'elle seule venait le danger, puisque d'elle seule pouvait venir l'accusation ! Et comment l'empêcher de parler, cette enfant ? Voilà à quoi il avait rêvé toute la nuit, à quoi il rêvait encore, le matin, en regardant le ciel bleu où flottaient de blancs flocons d'écume, et en écoutant d'une oreille distraite, accoutumée à ce bruit, les sourds grondements des batteries prussiennes.

— Les morts seuls ne parlent pas !

Cette phrase revenait dans son cerveau, plus forte que tous les canons de l'armée ennemie. C'était elle qu'il entendait. Tout d'abord lorsque cette idée avait germé en son esprit, il l'avait repoussée avec horreur. Il avait assassiné Bourreille. Mais il n'avait pas prévu, tant ses précautions étaient bien prises, qu'il serait obligé quelque jour de commettre un second crime pour échapper au châtement du premier. Assassiner cette jeune fille ! Presque une enfant ! C'était horrible ! Après le cadavre de Bourreille, ce nouveau cadavre. Du sang, encore du sang ! Non, impossible, impossible ! Mais il était acculé à une situation sans issue. Ou Claudine mourrait ou il prévoyait pour lui, à bref délai, le scandale d'une accusation ignoble. Et voilà pourquoi, ce matin-là, il venait de dire :

— Elle mourra ! Il faut qu'elle meure !

Mais comment ? Un nouveau crime n'attirerait pas tout de suite l'attention de la justice. La justice n'existait plus guère en ces temps troublés, au milieu des sauvageries de l'armée envahissante. Mais plus tard ? La guerre finie ? On s'occuperait de Claudine. La justice voudrait savoir comment elle était morte, nouvelles angoisses, nouvelles épouvantes, et il était si fatigué de craindre ! Puis, dans cette froide et terribile discussion qui s'agitait ainsi dans son esprit et d'où devait sortir la mort d'une enfant, tout à coup apparaissait la figure de Lucienne. Autre danger bien plus grand pour lui. A tout prix, il ne fallait pas que Lucienne se doutât que Claudine était victime de Montmayer. A'ors, que faire ? Et quittant la fenêtre, où l'air froid rafraîchissait ses joues en feu, il se promenait dans son cabinet. C'était là, dans ce même cabinet tout encombré de papiers, de notes, de cartons, de dessins, de plans, dans ce cabinet où il avait maudit tant de fois la mauvaise fortune acharnée contre lui, c'était là qu'il avait conçu l'idée du meurtre de Bourreille.

C'était là qu'il combinait aussi le meurtre de Claudine. Il ne l'assassinait pas. C'était trop dangereux. Et puis, depuis Bourreille, depuis ce sang sur les murs, sur ses mains, sur les manchettes de ses chemises, il avait horreur du sang. Dans ses cauchemars, c'était du sang surtout, partout, qu'il voyait. Puis, l'assassinat était dangereux. Il ne réussirait peut-être pas à faire disparaître le cadavre. Et Lucienne aurait tout de suite des doutes. Il l'empoisonnerait. Comment ? Il ne savait pas encore ! Il l'empoisonnerait lentement, dose à dose, afin de la rendre malade, tout d'abord, avec les symptômes d'une maladie ordinaire, et tout à coup elle s'éteindrait naturellement, dans une crise de sa maladie, sans qu'un soupçon vint l'effleurer, sans que Lucienne pût se douter que sa sœur mourait, victime d'un crime abominable. Les soupçons n'étant pas éveillés,

Claudine était enterrée, la justice plus tard n'avait pas à se préoccuper de sa mort. Montmayer n'était pas inquiet. Il était désormais tranquille.

— Tranquille !

Le misérable, à cette seule pensée frissonnait, et la sueur mouillait son front. Un reste de pitié s'élevait en lui contre l'idée de ce forfait.

— Non, non, je ne veux pas, disait-il, je ne veux pas.

Mais le besoin de sa sécurité parlait plus haut que sa compassion, et la faisait taire. " Si elle ne meurt pas, je suis perdu. " Et peu à peu, l'idée, germée, prenait corps. Il s'y attachait obstinément. Sa résolution était prise. Le meurtre de Claudine était décidé. Et il calculait froidement toutes les chances qu'il avait de l'accomplir en toute prudence. L'exécution de ce crime ne lui paraissait pas facile.

Claudine était aux Bernadettes. Il ne pouvait s'approcher d'elle. Claudine le haïssait, avait horreur de lui. Il y avait bien Georges sur lequel il comptait pour l'attirer malgré tout à la fabrique, Georges qu'elle aimait. Mais comment ? Toute la journée il réfléchit ainsi, ne trouvant rien. Le matin, à midi, quand il était descendu pour déjeuner, il avait rencontré Lucienne. Il lui avait demandé pardon. " J'étais fou ! dit-il. " Elle avait passé très vite n'ayant pas la force de répondre. Et elle était remontée chez elle d'où elle ne redescendit plus. Montmayer fut presque heureux de son absence. Combiner le meurtre de Claudine devant Lucienne, cela était impossible ; malgré sa profonde scélératesse, son énergie s'y fût refusée. L'après-midi, de la fenêtre de son cabinet, il aperçut tout à coup une épaisse fumée, suivie d'une lueur dans la direction des Bernadettes. Il se pencha, regarda, observa. Les Bernadettes étaient en flammes. Les Prussiens avaient abandonné ce poste pour se reculer jusque vers la fabrique, et en l'abandonnant, en prévision d'une bataille prochaine, ils venaient d'y mettre le feu. Montmayer ne put retenir une exclamation de joie.

— L'occasion que je cherche, peut-être va-t-elle s'offrir, murmura-t-il. Ah ! si le hasard voulait me servir jusqu'au bout, et prendre à son compte la mort de Claudine !

Dans le ciel clair, les Bernadettes brûlaient lentement. Par-dessus se formait un gros nuage de fumée noire et comme il ne faisait pas de vent, ce jour-là, le nuage restait immobile, s'épaississant de plus en plus, et quand le soir vint, les lueurs de l'incendie le colorèrent de reflets rouges. Vers le soir aussi, Montmayer, encore à sa fenêtre, comme si quelque instinct l'avait averti que cet incendie allait peut-être lui apporter l'espérance qu'il demandait, Montmayer vit s'approcher un brancard, porté par deux paysans. Les brancards, cela était commun à cette douloureuse époque ; il en passait tous les jours dans le village, emportant des blessés prussiens. Les habitants s'étaient habitués à ce lugubre spectacle et n'y faisaient plus guère attention. Et cependant Montmayer tressaillit en voyant s'approcher celui-là. Il pencha la tête, mit la main au-dessus de ses yeux, pour mieux concentrer les rayons visuels, mais la nuit tombait. Il ne pouvait rien distinguer.

Cependant les deux hommes portant le brancard se rapprochaient de la fabrique. C'était là qu'ils venaient. Et maintenant, comme ils étaient plus près, Montmayer reconnut que c'était une femme, morte ou blessée, qu'ils apportaient. Il descendit vivement. Et en descendant, poursuivant son atroce pensée, il disait : " Ils venaient des Bernadettes ! Serait-ce Claudine ? " Et une odieuse espérance lui faisait battre le cœur. Au moment où il sortait, les paysans arrivaient près de la maison. Ils déposèrent le brancard. Montmayer regarda, avidement, le corps immobile. " Claudine ! C'est Claudine ! " Et, malgré lui, son exclamation est si joyeuse que les porteurs le considèrent avec stupéfaction. Montmayer se mord les lèvres et reprend un air triste. Claudine morte, il échappait à l'obsession de ce nouveau crime. Plus de sang ! Point d'autre cadavre ! Il respirait.

— Elle est morte ? demande-t-il ?

Et cette fois son angoisse n'est pas jouée.

— Non, blessée seulement.

— Ah !

Blessée ! Elle n'est que blessée ! Du moins il lui reste un espoir.

— Dangereusement, peut-être ?

— Je ne sais trop ! dit le paysan qui avait pris la parole. Elle a voulu, la pauvre petite, sauver tout ce qu'elle pouvait des meubles et du linge de la ferme. Les Prussiens ne l'avaient pas prévenue qu'ils allaient mettre le feu, les canailles ! Alors, elle a parcouru les chambres incendiées, malheureusement une poutre détachée du plafond est tombée sur sa tête. Elle serait morte, brûlée, rôtie, à cette heure, si, ne la voyant point revenir, nous ne nous étions hasardés à aller à son secours. Comme il faut qu'on la soigne tout de suite, nous avons pensé à la conduire ici, d'autant plus qu'elle aura auprès d'elle sa sœur, acheva l'homme, gêné.

Montmayer ne l'écoutait plus. Pour lui, il n'y avait plus qu'une seule chose au monde : la blessure de Claudine. Cette blessure était-elle mortelle ? Claudine avait la figure ensanglantée et un large trou béant près du front. Les blessures à la tête sont, tout le monde le sait, ou très graves ou fort bénignes. Dans quelle catégorie rentrait celle-là ? Montmayer n'était pas médecin. Il ne pouvait le dire. Claudine, évanouie, semblait morte.

— Aidez-moi à la transporter dans un lit, dit Jean.

Cinq minutes après, Claudine était couchée et Lucienne avertie, tout en pleurs, s'empressait auprès d'elle. Elle lava la plaie avec de l'eau fraîche, la fraîcheur de l'eau faisait vibrer tous les nerfs de la blessée, en sa léthargie. Elle mit sur le front un bandage provisoire, en attendant que le chirurgien allemand, qui l'avait soignée elle-même, et que les paysans s'étaient chargés de prévenir, fût venu examiner la pauvre fille. Montmayer, silencieux, restait dans la chambre. Ses yeux ne pouvaient se détacher de la blanche figure et ils exprimaient, dans ce regard, tant de haine, tant de cruauté, que Lucienne sentait ses mains trembler violemment et qu'il lui était, pendant quelques secondes, impossible de continuer ses soins délicats à Claudine. Devinaient-elle donc les sombres pensées de Montmayer ? Avait-elle pénétré ses projets ? Le chirurgien arriva presque aussitôt. Il examina Claudine, pendant que Georges et Lucienne l'aidaient et que dans le fond de la chambre, Montmayer, silencieux toujours, examinait cette scène et attendait le verdict du docteur.

Georges était dans un état lamentable. Il tremblait de tous ses membres et ses mains suppliantes se tendaient vers le docteur comme si, du médecin allemand il avait attendu la vie ou la mort. Dans ce regard des deux frères dirigés vers la jeune fille, il y avait la même intensité d'émotion. Mais que cette émotion était différente ! L'enfant était là, menacée par l'un, protégée par l'autre. Le major allemand promenait doucement ses doigts déliés et habiles sur la tête de Claudine évanouie. Il avait écarté, puis coupé les cheveux, afin de dégager et de mieux examiner la plaie. Celle-ci était profonde. L'examen dura longtemps. A la fin, le docteur se tourna vers Lucienne.

— La blessure est dangereuse, mais je ne la crois pas mortelle, la guérison peut être longue. Je reviendrai.

Il sortit, le premier pansement terminé et après avoir prescrit une ordonnance. Montmayer se crut obligé de dire quelque chose à Lucienne, de la consoler, de la reconforter :

— Vous avez entendu le docteur, Lucienne, votre sœur vivra, ne pleurez pas, ne pleurez pas.

Elle ne répondit rien. Malgré l'effort fait par Montmayer pour rendre sa voix naturelle, ses paroles sonnaient faux.

C'est que tout en parlant, le misérable pensait : " Claudine est chez moi, malade. Le hasard s'est déclaré pour moi et l'a condamnée. Elle ne sortira d'ici que morte. " Quelques instants après, il quittait l'appartement.